



C. L. P. pin. fecit.

D. J. B. S. Sculp.

Que sert ce vain amas d'une inutile gloire ?

1764. 1765.



C. L. P. pin. fecit.

D. J. B. Bonnet. Sculp.

Que sert ce vain amas d'une inutile gloire ?

1764. 1765.

LA
NOBLESSE
COMMERÇANTE.



A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-deffous de la fontaine S. Benoit,
au Temple du Goût.

M. DCC. LVI.

61-448



EXPLICATION

D U

FRONTISPICE.

CE Gentilhomme qu'on y voit, l'as de vivre dans l'infortune & l'inutilité, montre ses marques de Noblesse, un Ecusson, un Tymbre ou Casque d'Armoiries & un Parchemin qui renferme ses titres, présens de la naissance, dont il n'a tiré aucun fruit. Il s'en détache & va s'embarquer pour servir la Patrie en s'enrichissant par le Commerce.

EXPLICATION

DES

Ce dictionnaire est le fruit
de la recherche et de la
curiosité de l'auteur, et
non d'un simple recueil de
mots et de phrases. Il est
destiné à servir de guide
à ceux qui veulent se
faire une idée juste et
exacte de la langue
française, et de la
manière de s'en servir.



LA NOBLESSE COMMERÇANTE.

Q U'ON ne dise plus que nous n'aimons que l'agréable & le frivole ; le sérieux & le solide commencent à prendre sur nous. Le Commerce depuis quelque tems occupe de bonnes plumes & quantité de lecteurs. Sans nos disputes de Religion , apparemment plus nécessaires , il deviendrait presque la conversation à la mode. J'ai entendu des courtisans même en vanter les avantages.

6 LA NOBLESSE

M. le Marquis de Laffay s'apercevoit déjà en 1736 de cette révolution naissante, & il s'en réjouïssoit. On a trouvé dans l'inventaire de ses papiers (il croyoit qu'on pouvoit penser & rire) des chansons galantes & des réflexions (a) sur le Commerce. Le Commerce étoit à ses yeux le grand ressort de la fortune d'un Etat : mais il craignoit que le Gouvernement séduit par cet appas, ne vînt à le permettre à la Noblesse, ce qu'il appelloit un très-grand mal. Ecoutons les raisons de ce noble Militaire, pour nous ranger sous ses drapeaux si elles sont bonnes, ou pour prendre parti ailleurs si elles sont

(a) Ces réflexions ont été imprimées dans le Mercure de Décembre vol. 2^e. 1754.

COMMERÇANTE. 7

mauvaises. Que n'est-il permis en tout de faire de même ! M. de Lassay devoit savoir ce qui convenoit à la Noblesse : mais il ne prétendit jamais à l'infailibilité.

Son début paroît encore plus fait pour le tems présent que pour celui où il vivoit, le voici : *On entend dire sans cesse qu'on devoit permettre à la Noblesse de trafiquer comme en Angleterre ; pour moi je pense différemment sur cet article.*

Pour être fondé à penser différemment, il faudroit d'abord demander à la Noblesse Angloise si elle se trouve mal de la permission, & à l'Etat s'il en est devenu moins florissant. Dans le tems que Mylord Oxford gouvernoit l'Angleterre, il avoit un frère facteur à Alep ; & Mylord

Towshend Ministre d'Etat, en estimoit un qui se contentoit d'être marchand dans la Cité. Ces deux cadets de noble race, & tant d'autres dont les noms sont inscrits dans les fastes du Commerce Anglois, ont-ils eu quelque chose à se reprocher ? Au lieu de rester dans une vie oisive, dépendante & mal-aisée à la charge de leurs aînés, ils se sont enrichis en augmentant la fortune publique ; & leurs enfans par les richesses dont ils ont hérité, n'en sont devenus que plus propres aux grandes places. Voilà peut-être une des raisons qui fait dire sans cesse, qu'on devroit permettre le Commerce à la Noblesse Françoisse.

Si on l'entend dire sans cesse

COMMERÇANTE. 9

c'est une preuve du vœu général de la Nation , & ces sortes de vœux portent ordinairement sur un grand avantage clairement apperçu par le grand nombre.

Si on l'entend dire sans cesse c'est que tous les Ordres de l'Etat sont touchés de la misère qui assiége une grande partie de la Noblesse.

Si on l'entend dire sans cesse la Noblesse apparemment le dit quelquefois elle-même , non pas cette Noblesse brillante qui habite des palais ; mais cette Noblesse obscure qui voit chaque jour tomber en ruine le château de ses pères sans pouvoir l'écarter ; non pas cette Noblesse attachée à la Cour , toujours occupée grandement du lever ou du

10 LA NOBLESSE

coucher du Roi, & faire par-là même pour toutes les graces, exactement des graces; mais cette Noblesse enchainée par l'indigence, sur qui le soleil ne se lève que pour éclairer sa misère, & qui n'a point d'ailes pour voler aux récompenses; non pas, en un mot, cette haute Noblesse qui est encore plus haute qu'on ne le dit... En est-il une basse? s'il en est une, la pauvreté l'abaisse toujours plus. Le Commerce se présente à elle comme une planche dans le naufrage, la fera-t-elle?

Si on le souhaite tant, c'est depuis que le commerce commence à s'anoblir lui-même dans les idées publiques; c'est depuis que des Nations commerçantes & ri-

COMMERÇANTE. II

vales nous font sentir tout ce qu'elles peuvent par les forces du commerce; c'est depuis que le flambeau de la Philosophie éclaire & dissipe nos préjugés. Notre raison a fait un grand pas si elle nous dit qu'un Gentilhomme peut commercer.

On n'entendoit pas ce langage dans ces tems barbares du gouvernement féodal où la Noblesse tenoit la moitié de la France dans une indigne servitude. Elle n'avoit pas besoin du commerce puisqu'elle possédoit tout, les terres & les hommes; d'ailleurs on ne pensoit alors qu'à attaquer ou à se défendre, & l'épée paroissoit l'instrument le plus nécessaire à l'Etat.

On n'entendra pas ce langage

en Allemagne. Un millier d'Alleffes & un monde d'anciens Barons, en embrassant leurs Armoiries, crierioient au renversement de l'Empire. On l'entendra encore moins en Pologne: aussi-tôt cinquante mille Gentilshommes qui meurent de faim jureroient par leurs sabres de continuer à servir leurs égaux pour un hon-teux salaire, plutôt que de s'enrichir & de se mettre en liberté par le commerce. Tels sont les restes de l'esprit Gothique qui s'est conservé dans ces deux Etats plus qu'ailleurs.

Mais M. de Laffay sans voir de l'avilissement dans une Noblesse commerçante, y découvre un grand mal pour l'Etat; c'est prendre les choses du bon côté:

La Noblesse, dit-il, fournit un nombre infini d'Officiers en quoi consiste la plus grande force de nos armées, car les soldats des autres Nations sont du moins aussi bons que les nôtres & plus endurcis au travail.

Ce nombre d'Officiers si nécessaire à l'Etat diminueroit-il effectivement si dans chaque famille de la pauvre Noblesse il se trouvoit un enfant qui par le commerce fourniroit peut-être à son aîné de quoi faire campagne? Il s'en faut beaucoup que les places militaires soient en proportion avec la Noblesse, puisqu'en pleine guerre tant de Gentilshommes sollicitent inutilement de l'emploi. Si la crainte de diminuer le nombre des Officiers est une raison pour interdire le com-

merce à la Noblesse, il faut donc aussi lui fermer l'entrée, je ne dis pas des Cloîtres (la Nation le diroit pour moi) mais des Séminaires , ce qu'elle ne diroit pas. Il est cependant vrai que le commerce ne retrancheroit pas plus d'Officiers que l'Etat Ecclésiastique. Parlons plus exactement , il n'y a aucun retranchement, aucune diminution dès qu'on n'applique ailleurs que l'excédent de la Noblesse : ne craignons pas la disette d'Officiers. La volonté des pères nobles & le gout naturel des enfans y mettent bon ordre : un Gentilhomme est très persuadé qu'on ne sert le Roi qu'avec les armes, il veut que son fils aîné joue le beau rôle , & en l'amusant d'un hochet il lui montre

COMMERÇANTE. 15

une épée. L'enfant grandit & le premier coup d'œil sur la vocation Militaire lui découvre des agrémens de toute espèce, des chiens, des chevaux, des habits galans, le jeu, la table, des maîtresses. Il donne à corps perdu dans le service du Roi. Ses frères en feroient vraiment bien autant, mais le Roi n'a pas besoin de tant de serviteurs, il faut que l'Etat les prenne, & pourquoi pas dans le commerce? On voit par là que la Noblesse auroit toujours un fonds plus que suffisant pour commander nos troupes, quand même on en détacheroit quelques pauvres rejettons pour s'enrichir dans le négoce.

Mais c'est cette Noblesse, ajoute M. de Lassay qui nous a tant de

fois donné la supériorité sur nos ennemis, & qui a sauvé la France dans les tems les plus malheureux. Il n'y a qu'à lire notre histoire pour en être instruit.

Oui sans doute nous devons beaucoup à cette Noblesse, & nous nous flatons de lui devoir encore plus à l'avenir. Soit dit cependant sans exclusion d'un bon nombre de braves gens qui montrent aujourd'hui dans le service une ame noble sous la modestie d'une naissance bourgeoise. Le Roi s'en est apperçu, puisqu'il leur a marqué une place dans le Nobiliaire. L'histoire qui vante les Montmorency, les Turenne, célèbre aussi les Fabert & les Catinat, & je ne fais si les premiers Francs qui

fondèrent notre Monarchie eurent d'autres titres de Noblesse que leur courage. Mais donnons à la proposition plus d'étendue qu'on n'en demande. Supposons que ce soit à la Noblesse *seule* que la France ait dû ses plus grands succès. Je demande si un Capitaine qui auroit un frère propriétaire d'un Vaisseau, ou à la tête d'une Manufacture, en combattroit avec moins de valeur. Le brave Amiral de Joyeuse en avoit un sous le froc.

L'Avocat de la Noblesse revient à la charge en fouillant une des sources de la valeur, où il trouve que *les Gentilshommes animés par l'exemple de leurs pères & élevés dès leur enfance à n'espérer ni bien ni considération que*

par la guerre & les périls , yportent toutes leurs pensées. On ne leur parle d'autre chose , & ils se forment presque en naissant à cette valeur dont ils doivent tout attendre. Convient-il de leur présenter un autre objet ?

Ces Gentilshommes que je suppose au nombre de 4 , dans une famille sans fortune pourroient dire à leur père : Pourquoi nous induire en erreur ? Vous nous avez prêché dès le berceau que nous ne devons espérer ni bien ni considération que par la guerre & les périls : nous avons appris de bonne heure à jurer , à quereller , à insulter tout ce qui n'est pas noble , à manier les armes , à tirer sur les gardes de la chasse voisine , à dé-

COMMERÇANTE. 19

vaster des bleds, à estropier des payfans, à confondre le droit avec la force, nous nous sommes fait des ames de Tigres, nous voilà tout formés pour la guerre. Mais nous nous appercevons que depuis que vous y avez envoyé notre aîné nous n'avons plus d'habit, & quelle peine encore n'avez vous pas eüe pour arracher cette Lieutenance? Sans ce Seigneur que vous n'osez nommer en face *votre cousin*, vous manquiez le but. Il y a trois siècles que la fortune n'a visité ce vieux château, & nulle apparence que la fantaisie lui en prenne. Que faire de nos épées tandis que nous n'avons d'autre ennemi que la faim?

Leur père auroit été peut-être

plus sensé si en descendant de son arbre généalogique il leur eût dit : Mes enfans il est plusieurs voyes pour arriver au bien & à la considération , la Guerre , la Robe , l'Eglise , la Finance. Et à n'envisager que la fortune , il y a encore le commerce où avec peu de chose on fait beaucoup : il amène des richesses innocentes que personne ne censure. La protection qu'en tout autre Etat il faut acheter , les graces qui fuyent à mesure qu'on les poursuit , l'intrigue , les bassesses , le crime , tout cela n'a rien à faire ici , on ne dépend que de soi-même , de son travail & de son industrie. Mais il faut tout dire , en servant sa famille , & l'Etat par le commerce on y vit avec peu de

considération. Qui de vous aura assez decourage pour l'embrasser?

Au lieu de ces leçons qui pourront paroître raisonnables à quelques personnes, ce père imprudent n'a parlé que de valeur comme de l'unique source dont on doit tout attendre. L'attente est bien cruelle quand l'objet fuit toujours, & encore plus lorsqu'après avoir vécu durement & s'être frotté d'huile comme les Athlètes on ne peut pas entrer dans la lice pour gagner la couronne.

Mais, reprend M. de Lassay, si on ouvre aux Gentilshommes une autre porte, & si le commerce leur est permis, ils suivront aisément une route bien plus facile & moins périlleuse qui les tirera de la pauvreté où ils sont, & leur donnera des ri-

chesses aisées à acquérir qui leur fourniront toutes les commodités & tous les plaisirs que les hommes recherchent avec tant de soin. Que n'avoit déjà pas fait sur eux le tems du système du papier, quelque court qu'il ait été? C'est un exemple qu'on ne doit jamais oublier.

On nous dit que la route de la fortune est bien plus facile & moins périlleuse par le commerce que par la guerre. C'est une vérité: mais en conclure que la Noblesse placée entre l'une & l'autre préférera le commerce par goût, c'est n'avoir pas comparé les traits des deux états. L'un est brillant, l'autre est modeste. L'un se combine avec une belle oisiveté, l'autre demande une application suivie; l'un ne veut que

jouir, & l'autre amasser. La guerre, il est vrai, a des fatigues & des périls que le commerce n'a pas : mais ces sueurs, ces combats ne se présentent que dans une perspective éloignée, on y pensera quand on marchera à l'ennemi : Nos jeunes gens, disoit Tacite, regardent le service comme un état de dissipation & de licence. Une vie libre, inappliquée, susceptible de tous les plaisirs, décente au milieu des vices, séduira toujours une jeunesse bouillante. On voit quelquefois d'anciens Militaires se dégouter des armes par les travaux & les périls qu'ils ont effuyés ; mais où est l'adolescent au sortir du collège qui refuse l'épée, parce qu'un jour elle lui coutera de

la peine & peut-être du sang ? il n'en voit que la poignée & le nœud. Si la Noblesse se déterminoit à un genre de vie par la facilité de s'enrichir à couvert des dangers , elle se jetteroit dans le sanctuaire à s'y étouffer. Quelle route vers la fortune plus courte & moins périlleuse , sur-tout pour les grands noms auxquels sont sans doute attachées les grandes vertus ! Cependant la Noblesse n'entre dans cette carrière qu'avec ménagement , pourquoi ? parcequ'elle apperçoit à l'entrée l'étude, la décence, la réserve, la gravité, la contrainte. Ce jeune Gentilhomme est effrayé , il recule. Il hésiteroit aussi à l'aspect du commerce : mais l'autorité d'un père qui prend la nécessité pour

pour Loi, feroit un Marchand comme elle fait un Abbé; & l'état Militaire auroit toujours la préférence, autant qu'elle seroit possible. Vouloir refuser à la Noblesse un moyen de s'enrichir pour la tourner entierement du coté de la guerre, c'est très-souvent manquer le but. Elle reste pauvre & ne combat pas, parce que pour combattre il faut des chevaux, des armes & un commencement de fortune. Le commerce ne feroit donc pas la guerre à la guerre; & ce prétendu piège ne prendroit que ce que la raison dit de prendre. En vain nous rappelle-t-on le tems du systême du papier: si nous devons nous en souvenir avec douleur, ce n'est point par le dégoût qu'il put don-

ner aux Militaires pour leur état ; je crois qu'alors comme aujourd'hui dans tous les Régimens toutes les places étoient remplies. Quelle différence d'ailleurs de ce systême où un seul jour faisoit une fortune , au commerce qui demande des années ? loin de craindre que la Noblesse ne se tourne trop au commerce, appréhendons bien plus qu'enchaînée par des préjugés elle n'y donne point du tout.

Mais voici une objection bien plus spécieuse. *Les pères qui auront commencé ce genre de vie y élèveront leurs enfans & en peu de tems on verra disparoître cet esprit guerrier qui a toujours distingué la Noblesse Françoisé , & on n'aura plus que des Négocians à la place*

COMMERÇANTE. 27

*de ces braves soldats tant vantés
dans tous les tems.*

Si ce malheur nous menace ,
au lieu de renverser les barrières
que nous avons mises entre le
Commerce & la Noblesse , tri-
plons-les. Nous avons besoin de
nos Scipions , puisqu'il y a des
Cartaginois. Mais est-il bien
vrai qu'un père qui auroit em-
brassé le commerce , y élèveroit
ses enfans ? pas plus qu'un Ma-
gistrat n'élève les siens dans la
Robe : Il en donne aussi à la
Guerre , à l'Eglise , à la Finan-
ce. Mais considérons ce qui se
pratique dans le commerce mê-
me tel qu'il est aujourd'hui ; les
faits sont toujours au-dessus des
raisonnemens. Jettons les yeux
sur ce Négociant Millionaire ,

il n'a rien de plus pressé que de faire ses enfans plus grands que lui, & il place une Compagnie, un Régiment à la tête de ses projets; c'est beaucoup s'il ne renonce pas lui-même à un autre million qu'il pourroit gagner pour se faire Noble. Rapportons-nous-en à l'émulation Françoisse. Pourquoi veut-on supposer que la Noblesse seroit plus constante dans un état qu'elle n'auroit embrassé que par nécessité & par raison? Un père de qualité qui auroit eu le front de s'enrichir en portant notre superflu à l'Etranger, rendroit bien-tôt à la guerre les enfans qu'il auroit faits dans le commerce; & sa postérité seroit guerrière jusqu'à ce que par les dépenses du service ou par une bril-

lante profusion assez ordinaire à cet état , elle retombât dans la pauvreté pour se relever encore par le commerce. Eût-il mieux valu que ce Gentilhomme fût resté dans la fange d'un petit Fief, avec une épée inutile & dans un Célibat forcé qui n'auroit pas même le mérite de psalmodier pour les Fidèles? J'avoue qu'il n'aura pas l'esprit guerrier , il n'en a pas besoin , & on ne le lui demande pas ; mais rien n'empêche que ses enfans ne le prennent : le fils d'un Maréchal de France prend bien l'esprit de l'Episcopat ? Il n'est donc pas vrai qu'on n'aura plus que des Négocians à la place de ces braves soldats tant vantés dans tous les tems ; voilà des larmes perdues.

On aura un certain nombre de riches négocians à la place de ces nobles indigens à qui la misère ferme toutes les portes, celle de la guerre comme les autres; & leurs enfans deviendront de braves soldats qu'on vantera comme leurs ayeux.

M. de Laffay étoit vivement frappé de l'effrayant tableau qui ne présenteroit plus que des Négocians dans la Noblesse; car il s'écrie: *Si ce malheur arrivoit les conséquences sont aisées à tirer, & il n'est pas difficile de juger ce qu'il en coûteroit à la France qui est un Royaume établi par les armes & qui est situé de façon qu'il ne peut se soutenir que par ces mêmes armes qui l'ont fondé.*

Avec des suppositions on dé-

placeroit la terre; Archimède; pour y reussir, ne demandoit que deux choses un point fixe dans les airs, & un levier assez long. Quelle machine assez forte jetteroit donc toute la Noblesse dans le commerce? Il faudroit pour cela qu'elle fût toute pauvre & en même tems qu'elle ne pût s'enrichir par ce même commerce. Supposez-la riche elle ne l'embrassera pas; qu'elle soit pauvre elle le quittera quand elle fera riche pour courir aux lauriers Militaires.

On nous rappelle que ce Royaume a été établi par les armes. J'aimerois bien mieux qu'on nous apprît qu'il fut fondé par la Justice, & que ces anciens Gaulois lâs du joug des

Romains se livrèrent volontairement à Pharamond ou à Clovis.

On observe encore que *ce Royaume est situé de façon qu'il ne peut se soutenir que par ces mêmes armes qui l'ont fondé*. Eh ! qui est-ce qui parle de briser nos armes ? Le commerce nous donneroit des canons si nous n'en avions pas ; & peut-être lui devons-nous ceux que nous avons. Je pourrois, si je le voulois, me servir des raisons de l'Observateur contre l'Observateur lui-même. Je pourrois démontrer que la France, dans la position actuelle de l'Europe, ne peut se soutenir que par le commerce, d'où je conclurois que toute la Noblesse doit s'y porter, comme il con-

clud, lui, que toute la Noblesse doit courir aux armes parce que le Royaume ne peut se soutenir que par les armes. Mais je conclus mal : il est un sage milieu entre ces deux extrémités ; de la masse noble il faut en réserver pour les combats la quantité nécessaire & livrer l'excédent au commerce. On trouvera des guerriers, on en trouvera de reste dans la partie qui pourra fournir aux dépenses du service.

Toutes les objections se réduisent à une : On craint que la Patrie ne manque de défenseurs. Quel nombre exige-t-elle ? Le total de nos troupes, en tems de paix, monte à deux cens vingt mille hommes sous la conduite de quinze mille Officiers. Mais

il faut penser à la guerre : soit. Lorsque Louis XIV. attaquoit l'Europe par terre & par mer il commandoit à cinq cens mille combattans, parmi lesquels on comptoit trente mille Officiers ; nous ne serons jamais obligés à de plus grands efforts. D'autre part j'ai voulu connoître la masse de la Noblesse Françoisse. Les oracles que j'ai interrogés ne m'ont répondu que par leur embarras. Si j'avois demandé combien il y a de voitures élégantes dans cette Capitale, combien il a paru de nouvelles modes depuis le commencement de ce règne on me l'auroit dit. Au défaut d'un calcul exact l'approximation est ici nécessaire.

La France dans sa surface

Contient trente mille lieues carrées, (a) sans y comprendre la Lorraine qui a aussi sa Noblesse; chaque lieue carrée présente à peu près deux maisons nobles, que l'on peut regarder comme deux berceaux pour six Gentilshommes, compensation faite du fort & du foible, somme toute, cent quatre-vingt mille. Mais il en est encore un plus grand nombre répandu dans les villes, sur-tout depuis que pour la commodité des Citoyens la Noblesse s'achète. Pour ne rien outrer, restons plutôt au-dessous de la réalité, & ne donnons à l'ordre de la Noblesse que trois cens soixante mille individus.

(a) M. de Vauban, Traité de la Dixme Royale.

Si tant de bras étoient nécessaires à la défense de la Patrie je ne parlerois plus de commerce: le Prêtre même, lorsqu'elle est en danger, doit quitter l'Autel à l'exemple de Mathathias pour courir aux armes. Mais nous sommes bien éloignés de cette extrémité, puisque nous pouvons donner le mouvement à cinq cens mille soldats avec trente mille Officiers. Que deviendront les trois cens trente mille Nobles que la guerre refuse? On diroit que le Marquis de Laffay a pris plaisir à enfanter des monstres pour avoir la gloire de les combattre.

Certainement je n'aurois pas imaginé avec lui que toute la Noblesse Françoisse seroit tou-

jours assez occupée à verser du sang, & encore moins qu'elle dût se précipiter en foule dans le commerce aussi-tôt qu'on lui en ouvreroit la barrière. Cette crainte qui part plutôt d'un cœur Citoyen, (qualité bien rare) que d'une combinaison réfléchie, marque du moins que le commerce offriroit de grands biens à la Noblesse. Pour les apprécier il faudroit voir de près les maux qui l'affligent.

Ce n'est pas du centre du luxe ni du sein d'une pompe bruyante qu'on peut entendre les soupirs d'une Noblesse qui gémit au loin en mêlant ses larmes avec celles du Laboureur. Il ne faut pas même la juger par quelques échappés de la croupe qui vien-

nent de tems à autre solliciter un Procès ou mendier une protection dans cette Capitale. Ces malheureux d'autant plus malheureux qu'ils sont nobles, nous dérobent une partie de leur misère pour ne pas trop rougir. Ce voyage nécessaire & souvent inutile dévore leur subsistance pour plusieurs années.

Suivons-les dans leur retour. Parcourons avec eux ces Terrés Seigneuriales qui ne peuvent pas nourrir leurs Seigneurs. Voyez ces Métairies sans bestiaux, ces Champs mal cultivés ou qui restent incultes, ces moissons languissantes qu'un créancier attend une sentence à la main, ce château qui menace ses maîtres, une famille sans éducation com-

me sans habits, un père & une mère qui ne se font unis que pour pleurer ; à quoi servent ces marques d'honneur que l'indigence dégrade , ces armoiries rongées par le tems , ce banc distingué dans la paroisse où l'on devoit attacher un tronc au profit du Seigneur , ces prières nominales que le Curé , s'il osoit , convertiroit en recommandation à la charité des fidèles , cette chasse qui ne donne du plaisir qu'à ceux qui ont de l'aisance , & qui devient un métier pour ceux qui n'en ont pas , ce droit de justice qui s'avilit sous l'infortune , & s'exerce mal ?

Un état si violent ne sauroit durer. Il finira par un autre encore plus violent. Ces terres

vont passer dans les mains d'un Haut & Puissant Seigneur qui veut agrandir son Parc, ou dans celles d'un parvenu qui s'ennuye de porter son nom. Je n'examine point si des hommes nouveaux qui s'élèvent par le travail, ne sont pas plus estimables que des anciens nobles qui tombent par l'oïveté. Quoi qu'il en soit, pour prévenir la chute de la Noblesse donnons-lui le commerce pour appui, elle y trouvera la conservation & l'amélioration de ses terres, l'agrandissement de ses possessions, l'affermissement de ses droits, la sûreté de ses privilèges, la considération de ses Vassaux, l'éducation & l'établissement de ses enfans. Que faut-il pour tout cela? Des richesses.

COMMERÇANTE. 41

ses. Le commerce les donne.

Il n'en est pas du commerce comme des autres états de la vie. Le Militaire sème pour recueillir dans sa vieillesse, & quelle récolte encore ? Que de mécontents qui se plaignent d'avoir consumé leur patrimoine en moissonnant des lauriers ? le Négociant recueille en même tems qu'il sème, & jeune encore il montre les fruits de son travail. l'Homme de Loix achète le droit de juger pour l'exercer à ses dépens : le Négociant achète ce qui est fait pour être acheté, & c'est pour s'en défaire avec profit. Le service des Autels présente la fortune, mais pour y être admis il faut des études coûteuses & des titres de scien-

42 LA NOBLESSE

ce qu'on n'obtient qu'à prix d'argent ; où prendre de l'or quand on n'a que de la noblesse ? Le commerce nourrit ses élèves presque aussi-tôt qu'il les forme. La Finance même, cet état si commode pour la rapidité & les excès de la fortune, demande des fonds & une protection tranchante que tout le monde n'a pas, le commerce se protège lui-même & il n'exige que les fonds qu'on peut avoir. C'est un vaste champ où chacun recueille à proportion de ce qu'il a semé & dans lequel une moisson en prépare toujours une autre plus abondante. On connoît en Angleterre plus de six mille Gentilshommes qui jouissent de dix mille livres de rente ; & un re-

COMMERÇANTE. 43

venu de cent mille n'y est pas rare. Voilà les fruits du commerce, arbre d'une fécondité inépuisable.

O vous qui dépérissiez chaque jour avec votre fief, vous qui ne revivez dans vos enfans que pour leur partager vos malheurs, jetez les yeux sur cet arbre, & parmi la quantité prodigieuse de branches qu'il vous offre vous en trouverez sans doute une à votre portée. Voyez ce petit rameau que ce rustre votre vassal a faisi. Il le nourrit, il l'habille lui & sa famille, tandis que la vôtre vous arrache des soupirs. Si vous pouviez douter un moment du bonheur qui vous attend dans le commerce, les habitans de Lyon, de Bordeaux, de Nan-

tes, de Marseille vous diroient : regardez nous. Un Gentilhomme, en laissant à ses enfans le commerce pour héritage, leur laisseroit un bien qui se multiplieroit à proportion de leur nombre. Il n'en est pas de même des arpens de terre qu'il peut leur partager. La Noblesse se plaint quelquefois d'avoir été subjuguée par un Cardinal despotique ; le commerce la releveroit. On n'a point de force ; à peine a-t-on une ame dans l'indigence. Tel qui rampe dans la poussière se feroit élevé aux premières places s'il avoit eu de la fortune :

*Haud facile emergunt quorum virtutibus
obstat.*

Res angusta domi.

Doit-on permettre à la Noblesse de commercer, ou doit-on lui permettre de s'enrichir? C'est une même question. On ne demande donc pas si le commerce seroit avantageux à la Noblesse, parce qu'on ne demande pas si le soleil échauffe. Mais on examine si le commerce exercé par la Noblesse seroit utile à l'Etat, & on est bien fondé à établir ainsi la question. S'il y avoit dans un Etat une profession douce, commode, fructueuse pour ceux qui l'embrasseroient, mais inutile à la Patrie, il faudroit, quelque sacrée qu'elle pût paroître, en saper les fondemens. C'est une nécessité d'ordre que les petites roues des fortunes particulières s'engrènent avec la gran-

de roue de la fortune publique. Sachons donc quels avantages l'Etat pourroit tirer d'une Noblesse commerçante?

D'abord elle seroit occupée. Si la terre produisoit d'elle-même le nécessaire & le superflu, si le jardin d'Eden aussi étendu qu'elle, offroit à toute la postérité d'Adam la même mesure de biens, si tous les hommes vivoient égaux comme la nature les a faits il resteroit encore un grand embarras ; à quoi les occuperait-on ? Les passions dans l'oïveté acquièrent des forces, s'entrechoquent plus violemment, troublent l'harmonie générale. Lycurgue, après avoir partagé toutes les terres également aux Spartiates, après avoir

arrêté le mouvement de la fortune en décriant l'or & l'argent, après avoir abandonné l'Agriculture, les Arts & le Commerce aux esclaves & aux étrangers, ne voulant pour Citoyens que des guerriers, sentit pourtant que cette Nation de guerriers n'auroit pas toujours les armes à la main, & qu'il falloit nécessairement l'occuper, sans quoi Sparte retomberoit bien-tôt dans ses premiers désordres : de-là ces repas publics, ces conversations dans des salles communes, ces courses de chevaux & de chariots, ces jeux, ces combats gymniques, ces exercices de toute espèce qui les tenoient toujours en haleine. La Noblesse Françoisse, en tems de paix, est

un corps paralytique sans mouvement & sans action, dirai-je ? sans idées : ce tems de paix peut-être long. Il a duré vingt ans sans interruption en commençant ce règne, qui fait s'il ne le finira pas ? Heureusement pour les peuples les Souverains se craignent mutuellement. Le systême d'un équilibre de puissance tout imparfait qu'il est, & qu'il sera toujours, épargne pourtant beaucoup de sang. La Négociation termine plus de différends que le canon, & tandis que les Lions s'enchaînent les uns les autres, les troupeaux sont tranquilles.

Mais supposons la guerre. Nous ne sommes plus dans ces siècles où nos Rois n'ayant point de

COMMERÇANTE. 49

de troupes réglées , point d'armées subsistantes , ils étoient obligés de convoquer l'Arrière-ban. Alors la Noblesse étoit toujours bottée. Aujourd'hui paix ou guerre , elle se promène en grand nombre dans nos villes & nos campagnes , sans savoir ce qu'elle fera de son existence ; & si enfin elle vient à s'ennuyer de cette végétation , elle va dans le service étranger tourner ses armes contre nous. Pour l'occuper chez nous il faut lui offrir un état dont le vaste sein puisse recevoir quiconque se présente. Cet état n'est ni l'Epée ni la Robe , tant d'aspirans refusés en rendent témoignage. Ce n'est pas même l'Eglise malgré le grand nombre de ses places &

ses trésors si enviés; si la bouffissure de quelques-uns de ses Ministres rend les autres étiques, la foule des surnuméraires y contribue autant. L'état que nous cherchons c'est le Commerce. Plus il compte de sujets, plus il multiplie ses ressources; c'est une nourrice qui partage son lait sans l'épuiser, c'est une mine qui donne toujours à ceux qui fouillent; & parce qu'elle donne toujours on veut toujours fouiller. De-là naîtroit pour la Noblesse une action continuelle.

Le premier qui a dit, qu'il vaudroit mieux faire des riens que de ne rien faire, connoissoit bien les dangers de l'oïveté. Nos faiseurs de Romans, d'Histoires, de Vaudevilles, de

Relations pour le Pont-Neuf, ne les regardons pas comme des Citoyens tout-à-fait inutiles. Ils contribuent à la subsistance des Libraires & des ouvriers, ils augmentent le commerce. Laissons - les faire pourvû qu'ils ne blessent ni les mœurs ni les loix. Ils n'ont de talent que pour cela; l'oïfiveté seroit bien pire. Qu'on interroge les scélérats qui expirent dans les supplices, ce sont des gens oisifs que la débauche ou le jeu, enfans du desœuvrement, ont poussés au crime. Si l'honneur met un frein à la Noblesse contre les forfaits que l'échafaud punit, il ne l'empêche pas d'adopter tous les vices qui peuvent l'étourdir sur son infortune & la distraire de ses ennuis,

vices qui relâchent les liens de la société s'ils ne les rompent pas. Tout ce que la Morale a pu dire contre l'oisiveté sera toujours trop foible tant qu'on n'en fera pas un crime d'Etat ; & en effet demander à vivre sans travailler, n'est-ce pas un vol continuel fait à la Nation ? Occuper tous les ordres de la Monarchie , de quelque façon que ce fût , ce seroit un bien ; mais les occuper utilement seroit le chef-d'œuvre de la politique. Platon dans sa *République* tendoit à ce grand but. Homère en peignant ses Héros leur donne des talens avec de la valeur : Phéréclus construisoit des Vaisseaux ; je crois voir le Héros de la Russie la hache à la main dans les chantiers de la

Hollande. Les Dieux même d'Homère bien différens de ceux d'Epicure , ne restoient pas oisifs lorsqu'ils venoient habiter cette terre ; Apollon & Neptune bâtirent les murs de Troye. Il faut se conformer au tems. L'Empire des Arts compte assez de sujets , celui des Sciences en a trop , le Commerce en manque.

Laissons croire aux Grands de la Nation , puisqu'ils le veulent , ce que crurent autrefois les Patriciens de Rome corrompue, que la naissance est le premier mérite. La Noblesse subalterne n'étant appuyée ni sur la fortune ni sur la faveur , ni sur les grands titres perdrait tout par cette erreur , & l'Etat y perdrait encore plus. C'est bien assez , c'est trop

§4 LA NOBLESSE

que la partie Militaire de la Noblesse soit frappée d'engourdissement aussi-tôt que l'ennemi a disparu, faut-il encore que celle qui ne combat pas consume ses jours dans une léthargie continuelle? Occupons-la du commerce & de ses travaux, nous verrons sortir des biens immenses pour la Patrie, une culture plus étendue, une population plus nombreuse, une consommation plus forte, une navigation plus grande. Tout cela est-il bien vû? c'est ce qu'il faut examiner.

Une culture plus étendue :

Il est passé ce premier âge du monde où tous les hommes étant nobles, personne ne s'exemtoit de cultiver la terre ; & malgré l'ar-

COMMERÇANTE. 55

rêt de Dieu qui condamna l'homme à manger son pain à la sueur de son front, il se trouve aujourd'hui que ceux qui jouissent de tout, sont précisément ceux qui furent le moins. Ce nouvel ordre de choses, loin de diminuer la nécessité de la culture, l'augmente. Plus il y aura de gens qui se reposeront, plus il faudra que les autres travaillent pour se nourrir eux & les gens oisifs. C'étoit une maxime des anciens Chinois que, s'il y avoit un homme qui ne labourât point, quelqu'un souffroit la faim dans l'empire; & sur ce principe un de leurs Empereurs de la famille des *Tang* fit détruire une infinité de Monastères de Bonzes dont la dévotion affaçoit l'Em-

36 LA NOBLESSE

pire. La culture des terres est le premier objet de la législation.

Autrefois la Noblesse Française n'étoit pas embarrassée pour la culture de ses fiefs, elle avoit sous sa main un peuple de serfs qui labouroient à commandement. La Nation en secouant sa barbarie, s'est mise en liberté à quelques égards, & aujourd'hui si la Noblesse veut recueillir, elle est obligée de louer des bras & de forcer la terre avec de l'argent : des marais à dessécher, des eaux à conduire, des terrains à défricher ou à rendre plus meubles, des bois à planter, des bestiaux à nourrir, dépenses considérables. Une Noblesse sans fortune y suffira-t-elle ? Loin de dessécher elle se laisse inonder, au

lieu de défricher elle voit croître des ronces où il n'y en avoit point. Elle ne plante pas, mais elle coupe. Elle épargne à la terre les hommes & les bestiaux pour ménager la dépense; & la terre qui ne donne qu'en raison de la culture refuse ses dons; pressée par le besoin la Noblesse a plus d'une fois mangé ses moissons dans la semence.

Si cette dévastation ne tomboit que sur elle il faudroit en être touché: mais elle attaque le corps de l'Etat; & c'est un mal qui demande le remède le plus prompt. Tâchons de sonder la profondeur de la playe.

M. de Vauban ce Guerrier Citoyen qui d'une main élevoit nos forteresses & de l'autre me-

furoit nos terres, ce Héros patriote qui, si on l'eût écouté, nous eut fait plus de bien par le système de la Dixme Royale qu'en prenant des villes, M. de Vauban nous dit que la France contient environ 82. millions d'arpens de terres labourables & qu'elle peut nourrir de son crû jusqu'à 26. millions d'Habitans. Or nous savons d'ailleurs que pour en nourrir 18. millions seulement elle a souvent recours à l'étranger. Là-dessus je fais ce calcul : si 82. millions d'arpens fussent à 26. millions de bouches, il ne faut que 57. millions d'arpens pour nourrir notre population actuelle qui est de 18. millions. Et si je me piquois ici d'exaétitude je la trouverois

moins nombreuse. Laissons pour un moment ce triste point de vue, & concluons : il y a donc 25. millions d'arpens en pure perte. Et de ce nombre je pense qu'on peut bien en mettre une grande partie sur le compte de la pauvre Noblesse : voici mes raisons. Il est tout simple que les riches fassent donner à leurs terres la culture convenable, par-là même qu'ils sont riches. Il est très-croyable encore que le laboureur propriétaire qui cultive par ses mains, ne néglige rien, il cultive aux moindres frais possibles. Il n'en est pas de même du pauvre Gentilhomme : s'il fait valoir, les frais de la culture l'excèdent, il laisse en friche des terrains dont le dé-

frichement lui ôteroit sa subsistance présente : s'il se livre à un Fermier cet usufruitier passager n'envisage que ce qui est actuellement en valeur, il y conforme son bail, & pense plutôt à épuiser le fonds qu'à l'améliorer. N'y eut-il que 10, 12 millions d'arpens frappés de stérilité sous les mains de la Noblesse; quelle perte !

Tournons la Noblesse du côté du commerce, & la fécondité prendra la place de la disette. Le commerce étend & perfectionne la culture des terres. Voilà ce que l'Angleterre a éprouvé. Nous lui avons donné des leçons, de goût, de politesse, de tons de manières, d'Arts agréables, souffrons qu'elle nous ap-

COMMERÇANTE. 61

prenne les rapports du Commerce avec l'Agriculture. Maîtres dans la Sphère du bel esprit : nous ne rougirons peut-être pas de n'être qu'écoliers dans le laboratoire du sens commun.

En 1545 les Anglois ne faisoient presque point de commerce ; & leurs terres , comme il arrive dans une Nation pauvre , n'étoient que foiblement cultivées. Celles de la Noblesse qui ne pensoit alors qu'à rompre des lances dans un Tournoi ou à se signaler sur un champ de bataille, furent sans-doute les plus négligées. Le commerce parut, & la terre reçut une plus grande culture. Cependant il ne se sou tint pas dans ce premier mouve-

ment. Il eut des tems de langueur ; vint une femme, ou plutôt un grand homme, la Reine *Elizabeth*, qui lui communiqua la vigueur de son ame. Et un Usurpateur dont on maudit la mémoire en jouissant de son génie, *Cromwel*, les yeux fixés sur le commerce comme sur *l'arbre de vie*, en montra toutes les branches sur la mer & sur la terre. Nobles & roturiers, tous s'y attachèrent. Et dès lors les terres parurent prendre un nouvel être. On diroit qu'il s'est fait quelque grande révolution dans le Physique de cette Isle & qu'un autre soleil la féconde. Sous *Henri VIII*. elle pouvoit à peine vivre de son crû, l'exportation des grains étoit rigoureusement dé-

COMMERÇANTE. 63

fendue. Sous Charles II. il a fallu penser aux débouchés. L'Angleterre ouvre aujourd'hui ses magasins à la Hollande, à l'Espagne, au Portugal, le dirai-je ? à nous-mêmes qui la nourrissions autrefois. Il n'est cependant aucun pays où dans une étendue égale il se fasse une aussi grande consommation de grains. L'Excise sur la Bière double seulement, rapporte au Gouvernement, plus de 19. millions de notre monnoye. Le laboureur qui chez nous borne son ambition à pouvoir payer la Taille en arrachant le pain de la main de ses enfans, le laboureur à vu croître sa fortune avec le commerce. Le grand nombre compte 50, 100 & 200 livres sterlings de

revenu. On en voit même qui tirent de leurs terres plus de 1000 livres sterlings.

Mais renfermons-nous dans les terres de la Noblesse Francoise & comptons ce que l'Etat pourroit en tirer. Nous avons dit que des 25. millions d'arpens qui restent incultes dans le Royaume, ou qui sont mal cultivés, une grande partie doit être imputée à la Noblesse. Que ce soit 10, peut-être 12 millions & que la Noblesse enrichie par le commerce les mette en valeur; de cette culture je vois sortir la subsistance de 3 ou 4 millions d'hommes. Voilà de quoi alimenter plusieurs de nos provinces. L'Angleterre en approvisionne quelques-unes, tantôt l'une tantôt

COMMERÇANTE 65

l'autre, selon le besoin, & nous lui portons notre argent, c'est-à-dire, que nous lui donnons des armes pour ajouter à celles qu'elle forge sans cesse contre nous. Ouvrons enfin les yeux & nous apercevrons que l'Agriculture & le Commerce marchent toujours d'un pas égal.

Qu'on parcoure la France on ne trouvera point de terres aussi fécondes que celles qui avoisinent les villes riches, c'est-à-dire, les villes de commerce. Les raisons en sont frappantes. La terre pour se couvrir de richesses ouvre son sein à la culture : le commerçant dont l'objet est de s'enrichir, ne laisse rien d'inculte. La terre ne produit abondamment que sous les travaux

66. LA NOBLESSE

multipliés des hommes & des bêtes : le commerçant ne fait attendre ni au cultivateur son salaire , ni au beuf sa nourriture. Il est des terrains avares qu'on doit forcer à donner par des avances considérables ; le commerçant est en état d'y répondre. Il supporte des non-valeurs de plusieurs années dans l'espérance de se dédomager un jour. Voilà les opérations que notre pauvre Noblesse feroit sur ses terres si elle devenoit commerçante ; & par cette culture elle vengeroit l'Etat du tort que lui font en cette partie les Grands & les Financiers. Ces hommes qu'après les Rois nous appellons les Dieux de la terre, ne la traitent pas comme elle doit l'être pour

le bien public. Ils l'amusent dans de vastes jardins comme si elle n'avoit point d'habitans à nourrir. Ici ils la couvrent de sable , là ils lui demandent des fleurs & non des fruits , plus loin un ombrage agréable. Ce ne seroit rien. Ils l'enferment dans des parcs aussi grands que des forêts ; ils en ont chassé le beuf & le mouton pour y loger la bête fauve, & ils en ont banni la charue pour y rouler des équipages. On y voyoit autrefois des hameaux, des familles de cultivateurs , des moissons , des paturages & des troupeaux. Les plaisirs de nos Lucullus ont envahi les plaines de Cérès.

Je dis qu'on y voyoit des troupeaux. Ce fut jadis la richesse.

se des premiers hommes; & au fonds les choses ont-elles tant changé? Ce n'est pas l'or qui laboure nos terres, c'est le beuf. Ce n'est pas le diamant qui nous habille, c'est la toison du mouton. Ne perdons pas de vue les terres de la Noblesse remises en valeur. Quelle multiplication n'y verroit-on pas de ces deux espèces si nécessaires? Il nous arriveroit, si nous le voulions bien efficacement, ce qui est arrivé à l'Angleterre. Depuis le règne d'Elizabeth, époque fameuse de son commerce, le beuf y est devenu si commun qu'il auroit fallu en arrêter la multiplication sans les débouchés qui se sont offerts. On le sale pour les colonies de l'Amérique & nous en achetons

pour approvisionner notre marine marchande & militaire. Autre tribut que nous payons à une Nation rivale, & il est des cas où nous souhaitons envain de le payer, où elle veut prendre & ne rien donner. Pour le mouton, qui croiroit qu'aux environs de Dorchester, dans un circuit de deux lieues, à l'occasion d'une gageure, on en a compté six cens mille? Il ne faut plus s'étonner s'il part tous les ans des ports de la Grande-Bretagne pour la Moscovie seule 150. Vaisseaux chargés de 30. mille pièces d'étoffes de laine. C'est une vente de 160 millions de livres. Les Argonautes allèrent chercher la Toison-d'or dans un pays éloigné, les Anglois l'ont trouvée

dans le sein de leur Patrie. Tout se tient dans la fortune d'un Etat. Le commerce met l'Agriculture dans la plus grande action ; l'Agriculture favorise la multiplication des troupeaux , & les troupeaux donnent des matières premières aux manufactures , cette chaîne d'or que la pauvreté de la Noblesse a rompue se renoueroit par son commerce , & ses terres en se couvrant de riches moissons fourniroient aussi toutes sortes de denrées de première nécessité. Mais la perspective s'étend. Si la Noblesse commerçoit nous joindrions à une culture plus grande ,

Une population plus nombreuse :

Avantage que tous les chefs de

COMMERÇANTE. 71

Nation ont procuré de toutes leurs forces. Moyse vouloit une postérité aussi multipliée que les sables de la mer. Romulus en montrant l'empire du monde aux Romains leur imposoit la nécessité d'une grande propagation. Personne n'ignore que plus un Etat est peuplé, plus il est riche : qui pourroit nombrer les richesses de la Chine ? On fait encore que plus il est peuplé, plus il est fort : les Goths & les Sarazins envahirent plus de pays par leur multitude que par la science de la guerre. De-là il faut conclure que le plus grand mal qui puisse affliger un Etat, c'est la dépopulation.

Si cette maladie nous mine ,
des Spéculatifs en cherchent la

cause dans la Religion même que nous professons. Ils disent que la loi d'une seule femme, ne promet pas autant d'enfans que la Polygamie ; que l'indissolubilité du Mariage ne peuple pas comme le divorce ; que le zèle de l'homme a plus exigé que Dieu, le Célibat du sanctuaire & du Cloître, deux gouffres sacrés où se perdent les races futures. Ils ajoutent que l'intolérance dont nous nous piquons, chasse les enfans de la maison, & repousse les étrangers, tandis que Rome même donne retraite aux Juifs. Ils n'oublient pas la révocation de l'Edit de Nantes, qui nous enleva un vingtième de notre population. Ils calculent même, ils marquent le tems où
les

les Puissances Hétérodoxes , en raison de leur population , étoufferont , subjugueraient les vrais Croyans.

Ces téméraires qui veulent tout voir , tout discuter , feroient bien mieux de fermer les yeux & de croire. Prétendent - ils surmonter la Religion qui surmonte tout ? D'autres attribuent notre dépopulation à la façon de lever les Impôts , façon qui les multiplie. Ils soutiennent que moins il en entre dans le trésor public , plus il faut qu'il exige ; que plus il exige , plus la difficulté de la subsistance s'augmente , & qu'on ne trouve point où l'on ne peut pas vivre. Mais la Finance répond que la science sublime des Tributs est un mystère. Ne portons

donc nos regards que sur des objets permis, & n'appliquons des remèdes qu'aux maladies qu'on peut guérir.

Il est très réel que la France se dépeuple. Puffendorf dit que sous Charles IX. elle nourrissoit vingt millions d'Habitans. M. de Vauban, un siècle après, n'en comptoit que dix-neuf, & aujourd'hui nous sommes réduits à dix-huit. Si chaque siècle nous ôte un million de Citoyens, irons-nous loin ? Il est très vrai encore que de tous les ordres de l'Etat (si on excepte ceux où l'on fait vœu de laisser périr la Nation) celui qui peuple le moins c'est la Noblesse. Qu'on parcoure les Grandes maisons, à peine y apperçoit-on un héritier : trois ou qua-

tre générations dans la même Ligne deviennent des phénomènes. Le libertinage ne laisse plus de sens pour les plaisirs de l'innocence. Des courtisanes stériles ont pris la place des femmes fécondes ; & celles-ci se vengent de leurs maris, sans donner des familles. La même stérilité accompagne l'indigence ; les extrémités se touchent : la pauvre Noblesse fuit le Mariage comme un fardeau qui l'accableroit.

Pour se marier, il faut au mari quelque sorte de fortune, ou la femme doit en apporter une. Mais selon nos mœurs présentes, celui qui n'a que de la misère trouve encore de la misère.

Pour se marier il faut pressentir un sort heureux pour sa posté-

rité. Les femmes de l'Amérique se faisoient avorter pour ne pas donner à leurs enfans des maîtres aussi cruels que les Espagnols. Nos mœurs sont trop douces pour en venir à ces excès ; mais l'indigence est un maître trop dur, on ne se marie pas.

Pour se marier il faut , quelque modeste que l'on soit , participer un peu au luxe public. De quelle main toucher au superflu quand le nécessaire manque ?

Nous sommes arrivés à ces tems malheureux qui faisoient gémir Auguste & tous les sages de Rome. Le nombre des Mariages étoit extrêmement diminué dans l'ordre des Chevaliers. On avoit fait mettre d'un coté ceux qui étoient mariés, & de l'autre ceux

qui ne l'étoient pas ; ces derniers avoient paru en plus grand nombre. Si nous faisons la revûe de notre pauvre Noblesse qu'y verrions-nous ? Un aîné, s'il le peur, prend le parti des armes ; se mariera-t-il un jour ? Il l'ignore. Les cadets épousent une croix de Malte, un Rabat ou un Froc. Souvent même sans embrasser aucun état ils restent dans un Célibat aussi dangereux pour les mœurs qu'inutile à la propagation ; & les filles vont immoler leur fécondité dans un Cloître. Dans l'Isle Formose où la propagation est excessive, si les femmes n'ont pas trente-cinq ans, la Prêtresse leur foule le ventre pour détruire leur fruit. Nous faisons pis. Jamais on ne se plai-

gnit tant du Monachisme qui fait mourir à l'Etat tant de sujets des deux sèxes. Je n'examine pas si ces plantes célestes sont bonnes pour la terre: M. de Vauban disoit deja: *Qu'elles foisonnoient trop dans le Royaume & qu'il faudroit en arrêter l'accroissement.* S'il y avoit plus de Commerce il y auroit moins de pauvres; & s'il y avoit moins de pauvres, il y auroit moins de Moines. Cette vocation ne descend ordinairement que sur l'infortune.

Enrichissons la Noblesse par le Commerce, elle se mariera. L'expérience nous apprend que par-tout où il se trouve une place où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage. Le Commerce mar-

COMMERÇANTE. 79

que une infinité de places où la subsistance devient facile, & il seconde le vœu de la nature. C'est ainsi que dans les Ports de mer où les hommes s'exposent à mille dangers, & vont mourir ou vivre dans des climats reculés, on voit plus d'enfans qu'ailleurs. Le Commerce a des rapports avec le Mariage que les autres états n'ont pas. Se marier, pour l'homme de Robe, pour le Militaire, c'est prendre une compagne qui n'apporte aucun talent utile, mais des goûts trop souvent ruineux, de l'indolence & du luxe. C'est un poids dont on hésite à se charger, & on vieillit en délibérant. Le commerçant trouve dans sa femme un associé à ses travaux. Peser, me-

sur, calculer, connoître les matières de commerce, tout-cela n'excède point la portée du sexe & cadre fort bien à l'ordre public; enforte que si le Commerçant manquoit de goût pour le Mariage, il s'y porteroit par raison & par nécessité. Que de rejettons d'une Noblesse commerçante!

Je crains cependant que des gens superficiels ne regardent cette augmentation de Citoyens comme un petit objet dans un Etat si grand. Si on nous parloit, diront-ils, d'augmenter la population dans tous les ordres, nous écouterions. Rome écouta pourtant lorsqu'Auguste voulut ranimer les Mariages dans l'ordre équestre. Tout fut employé,

peines & récompenses pour en venir à bout. Mais cet objet seroit-il effectivement si petit ?

On a observé en France, en Angleterre, en Allemagne, & dans presque toute l'Europe que la proportion suivant laquelle les hommes se multiplient, est la proportion double. Le monde, selon Moyse, a commencé par un seul Mariage, & il a doublé tous les 20 ans; âge où tous les hommes sont propres à se multiplier. Par cette règle, à la révolution du second siècle il y avoit sur la terre 512. hommes. Mais il ne s'agit pas dans la question présente de commencer par un seul Mariage. Le Commerce qu'on peut appeller le père du Mariage en feroit éclore plu-

sieurs milliers dans cette Noblesse que l'infortune condamne au Célibat. Supposons-les faits il y a deux siècles; deux mille seulement, quel produit nous en resteroit-il? Pour le savoir, considérons que dans cet espace de tems une seule union avoit mis sur la terre 512. habitans, & par conséquent multiplions 512 par $2000 = 1024000$. nous aurions donc une augmentation d'un million vingt-quatre mille têtes. C'est plus d'un dix-huitième de la Nation.

Que seroit-ce si nous voulions compter tous les Mariages qui se seroient faits en conséquence parmi le peuple? Combien de cultivateurs ont péri & périssent encore tous les jours sans posté-

rité, parce qu'ils n'ont pas trouvé, parce qu'ils ne trouvent pas d'établissement sur les terres d'une Noblesse où tout languit. Il se répand même un bruit, peut-être trop fondé, que ces hommes grossiers, dans le sein même du Mariage, ont trouvé l'art de tromper la Nature: funeste leçon de la misère! Une Noblesse pauvre répand l'indigence & la stérilité sur tout ce qui l'environne. Elle laisse en paturages le plus de terres qu'elle peut, parceque les paturages ne demandent point de frais; & l'augmentation des paturages diminue le nombre des hommes. Elle épargne la culture, & dès lors il ne faut pas tant de cultivateurs, que deviendront-ils? Ils viennent dans cet-

te Capitale remplir des antichambres, assiéger nos tables, servir & partager notre luxe, perdre l'amour du travail & les mœurs de la Nature; & s'il n'y a pas assez de maîtres pour tant de valets, le brigandage devient leur ressource. La Noblesse en retiendrait un grand nombre sur ses Fiefs, si elle avoit assez de fortune pour les occuper; & ils s'y multiplieroient au lieu de s'annéantir dans la corruption.

Si on veut favoriser la population, il faut que la culture des terres devienne pour les hommes une immense manufacture. Défricher de nouvelles terres, c'est conquérir de nouveaux pays sans faire des malheureux. Les Landes de Bordeaux à Bayonne ont

COMMERÇANTE. 85
vingt lieues de diamètre. Le Législateur qui les peupleroit seroit plus grand qu'un conquérant. Les Maures chassés d'Espagne par la superstition demandèrent de les habiter, on aima mieux les laisser en friche. Nous n'aurions pas besoin de mains étrangères si les nôtres étoient multipliées autant qu'elles peuvent l'être. Et sans parler de tous les moyens de population, la Noblesse seule en versant sur ses terres les sucres nourriciers qu'elle tireroit du commerce, semeroit des hommes.

Veut-on connoître la rapidité de la propagation par le Commerce ? *Jean de Wit* qui calculoit sans cesse la fortune de sa Nation, ce Martyr de la liberté

86 LA NOBLESSE

& du bien public, nous l'apprendra. La province de Hollande en 1622 ne comptoit que 1200 mille Habitans: en 1670 elle en montroit deux millions 450 mille. Si les Anglois dans ce nouveau Continent où celui-ci n'auroit dû montrer que des commerçans & jamais des guerriers, si les Anglois cherchent aujourd'hui à franchir les *Apalaches*, ces remparts que la Nature a élevés entre-eux & nous, s'ils veulent envahir, nous le devons autant au nombre de leurs Colons qu'à leur cupidité. Un grand commerce y a enfanté une grande population; c'est un torrent qui cherche à se répandre. Mais revenons à notre sol originaire.

La France qui peut nourrir de

son crû jusqu'à 25 millions d'hommes, en nourriroit bien davantage par le Commerce. Sans lui, les Marais de la Hollande se feroient-ils jamais peuplés au point de former une puissance en Europe & dans les Indes ? S'il n'est pas clair que nous aimons l'Etat, il est du moins démontré que nous aimons nos Rois. Nous voulons qu'ils soient grands, puissans, magnifiques dans leur Cour. Si notre population doubloit, comme elle le peut, si nos Rois comptoient 36 millions de sujets, quels Monarques marcheroient à coté d'eux ? Les fonds des hommes sont les terres, mais les vrais fonds des Rois sont les hommes ; & peut-être que nos Rois en doublant leur fortune

s'aviseroient enfin de doubler notre bonheur. Commençons cette grande population par la Noblesse. Qu'elle ne se contente pas de défendre la Patrie par son épée, qu'elle lui donne aussi des enfans par le Commerce ; & du Commerce naîtroit encore :

Une consommation plus forte :

Autre avantage pour l'Etat. Une des causes qui appauvrit la Pologne, c'est le peu de consommation des denrées du pays. Un peuple de Gentilshommes qui est obligé de servir ses égaux pour vivre, ne consomme pas comme s'il étoit riche. Nos Gentilshommes ne sont pas encore réduits à cette fâcheuse extrémité, mais il est certain qu'ils

consomment le moins qu'ils peuvent en bled, en vin, & moins encore en meubles & en habits. Ce n'est pas pour eux qu'Abbeville fait des draps, Lyon des étoffes, Valenciennes des dentelles, Beauvais des tapisseries, Paris des glaces & des modes. Ce n'est pas pour eux que nos Colonies cultivent le Caffé, le Cacao, le Sucre & le Coton. Le paysan d'Angleterre & de Hollande consomme de tout cela, & il est mieux vêtu, mieux meublé qu'eux.

Je ne prétens pas être l'apôtre du luxe : mais s'il faut des loix somptuaires, elles ne doivent porter que sur les marchandises étrangères qui nuisent aux nôtres ; ces vins de liqueurs, ces toiles de Hol-

lande, ces étoffes de Perse, ces raretés des Indes, ces pierreries dont l'Orient se pare, & en général toutes ces fantaisies qui en nous enlevant notre or le laisse dans les mains de l'étranger. Je ne connois de luxe que celui qui appauvrit l'Etat. Si la soye, l'or & les diamans naïssoient ou se travailloient en France, tout en sortant des mains de la nature, ce seroit un bien d'en faire un grand usage. Lorsque les Espagnols envahirent le Pérou ils trouvèrent des maisons meublées & couvertes d'or. Ce qui n'étoit pas luxe pour les Péruviens le seroit pour nous. Mais quant aux fruits de notre crû, aux productions de nos Fabriques, il est à souhaiter qu'il s'en fasse la plus grande con-

COMMERÇANTE. 91

sommation possible pour alimenter les Arts & les Manufactures. Celui qui thésaurise est un sujet pernicieux , parce qu'il prive l'Etat de la circulation qui fait sa vie. L'indigent qui ne consomme pas , est au même niveau.

Supposons donc que trente mille Gentilshommes seulement, enrichis par le commerce , dépensent trois livres de plus chaque jour , voilà une consommation pour cent neuf millions cinq cens mille livres par an ; & de cette consommation quel accroissement de subsistance pour un peuple de cultivateurs & d'artisans ? La Nation vraiment riche est celle qui en travaillant assidûment consomme beaucoup ; & un Gouvernement qui fait pro-

curer la consommation, encourager la production. Je ne m'arrête pas à fouiller cette source dont le bassin est tout ouvert. Un plus grand objet m'entraîne,

La Navigation.

« La Mer, dit le Cardinal de
 » Richelieu, est celui de tous les
 » héritages sur lequel tous les
 » Souverains prétendent le plus
 » de part, & cependant c'est ce-
 » lui sur lequel les droits d'un
 » chacun sont moins éclaircis.
 » Les vieux titres de cette do-
 » mination sont la force & non
 » la raison. * »

Sommes-nous destinés à l'acquisition de ce titre de force ?
 Question qui ne seroit plus à fai-

* Testam. politique Chap. ix, Sect. 5.

re si nous nous étions bien connus. Nous touchons d'une main la Méditerranée & l'Océan de l'autre. La Nature nous a marqués au rang des Puissances Maritimes. Le dernier règne encouragea l'Agriculture, ranima les Arts, créa des Manufactures, creusa des canaux, il n'avoit fait que la moitié de l'ouvrage, il nous donna des Ports & des Vaisseaux. Ce n'est pas le commerce intérieur qui enrichit un Etat, il établit seulement une circulation de richesses, sans en augmenter la masse ; c'est au commerce extérieur qu'est réservé le grand - œuvre. L'Europe nous ouvre ses Ports, l'Afrique nous appelle, l'Asie nous attend, l'Amérique nous sollicite. Notre

sol, nos Arts, notre industrie & nos Manufactures, si nous le voulons efficacement, nous fourniront assez de choses pour échanger contre l'or des Nations, ou des matières premières qui se transformeront en or. Ne regrettons point les mines du Pérou : ceux qui les monstroient à M. de la Condamine n'avoient point de fouliers. Un grand commerce est la plus riche de toutes les mines. Il est tems de bâtir un pont sur la mer; celui que Colbert y avoit jetté s'écroule de toutes parts. La Noblesse se refuseroit-elle à cette grande construction ? Il est tems de joindre la France à l'Univers par une Navigation supérieure à toute autre. Une seule Ville Maritime où l'on compte

3 ou 4 cent gros Négocians, met à la mer deux ou trois cens Vaisseaux, combien y en mettroit un corps de Gentilshommes aussi multipliés que les nôtres? Il faudroit compter par milliers. La Noblesse se pique de se distinguer en tout; & sans cette distinction de mérite elle tombe au-dessous du peuple. Elle se distingueroit sans doute par des vûes plus étendues, par des entreprises plus grandes, par une application plus suivie, par des travaux plus soutenus, par un courage plus mâle, par des flotes mieux combinées & plus nombreuses. Et avec cette augmentation de Marine Marchande, que n'entreprendrions-nous pas?

Toutes nos Provinces n'ont

pas le nécessaire, & encore moins le superflu. Les Hollandois employent une grande quantité de Vaisseaux pour nous apporter d'un port à l'autre nos propres denrées, nos richesses Nationales. Nous en payons le fret, nous les engraissons de notre propre substance. Nous revendiquerions ce cabotage qui nous épuise dans les mains de l'Etranger.

Le commerce du Nord nous est aussi nécessaire que notre Marine, puisqu'il en fournit les matériaux. Les Hollandois, ces voituriers de la mer, ont emporté depuis 3. ans un million quatre cent mille livres de notre argent pour le seul affretement des Vaisseaux qui ont apporté dans nos ports les munitions Navales. Ce

ne

ne seroit rien. Depuis que le luxe s'est introduit dans le Nord ils viennent acheter nos étoffes, nos dorures, nos galons, nos modes, nos bijoux de toute espèce; & après avoir fait des profits immenses sur notre industrie: profits que nous ferions nous-mêmes par une navigation directe, ils nous vendent chèrement les matériaux de notre Marine; & encore en certains cas n'est-il pas sûr d'en avoir à prix d'argent. Dans la dernière guerre, avant aucune rupture ouverte avec eux, ils envoyèrent ordre à leurs Vaisseaux qui avoient été charger à Riga pour le Havre & pour Brest, de se rendre à Amsterdam pour y décharger leur cargaison. Nous secouerions ce

joug importun, & la Noblesse en partageroit la gloire.

• Nos Colonies nous demandent des bras pour faire naître les matières premières que nous manufacturons en France. Si nos Isles du Vent & le Canada sont arrivés à une grande culture, S. Domingue en est fort éloigné; la Cayenne qui pourroit s'enrichir & augmenter nos richesses par le Cacao, nourrit à peine 5 à 600. habitans. La Louisiane ce climat si sain pour les hommes & les animaux, cette terre si propre à tout produire, coton, soye, ris, indigo, tabac sur-tout, qui nous affranchiroit d'un tribut de cinq millions que nous payons tous les ans à l'Angleterre; la Louisiane est un vaste desert de

400. lieues, un grand Royaume en friche. L'Afrique nous offre des bras pour le cultiver, mais l'Angleterre nous les enlève. Elle traite année commune 5 à 6 mille Nègres sur la seule rivière de Gambie, tandis que dans toute la Guinée notre Compagnie des Indes n'en traite que 5 à 6 cens. Ce n'est pas avec de tels secours que la Jamaïque a cultivé son sucre & son coton, que la Virginie a planté son tabac, que la nouvelle Ecosse en 4 ans a bâti plusieurs Villes & quelques Forts. L'Afrique ne nous offre pas seulement des cultivateurs, elle a de la cire, de l'ivoire, de l'or; & les ouvrages de nos Manufactures sont faits pour elle.

Notre Commerce, tout florissant qu'il paroît, n'est encore que dans son enfance : la Noblesse lui refusera-t-elle des alimens pour le faire croître ? On l'attaque par un nombre prodigieux de Négocians, par des fonds immenses & une grande quantité de Vaisseaux. La Hollande ce petit Etat qui est devenu si grand par la mer, ne connoît point d'autre élément, elle s'y agite sans cesse, toujours prête à saisir les objets que nous poursuivons. L'Angleterre avec dix mille Bâtimens & cent cinquante mille Matelots qu'elle occupe dans son négoce, l'Angleterre se trouve partout, & ce n'est pas seulement chez l'Etranger, Africain, Asiatique ou Américain que ces deux Puiss.

fances nous poursuivent , nous croissent , nous minent ; c'est dans le sein de nos propres Colonies où elles apportent leurs Fabriques au préjudice des nôtres, & d'où elles emportent des productions qui ne devroient naître que pour notre profit, en y mettant notre travail. Double perte toujours renaissante.

J'ai dit que l'Angleterre se trouvoit par-tout. La France a-t-elle moins de volume ? Dévelopons-nous, & nous atteindrons aussi loin, plus loin qu'elle. Elle a poussé sa Noblesse dans la Navigation, portons-y la nôtre ; défendons notre Commerce comme on l'attaque. On se plaint tous les jours du petit nombre de débouchés pour les familles Nobles ; on

s'agit, on demande des graces, on assiége Versailles, on cherche de tous côtés des établissemens qui se refusent, on va jusqu'à desirer la guerre; & pour se tirer d'un fossé on veut tomber dans un goufre: que faire de la Noblesse? Est-il si difficile de répondre à la question? Nous avons un besoin absolu d'une Navigation plus étendue. Le moindre Vaisseau Marchand compte plusieurs Officiers. La paix ne met point d'entraves aux Pyrates; & si la guerre vient à se déclarer, la déclaration n'a point d'aîles pour voler rapidement d'un pôle à l'autre, on nous enlève des vaisseaux qui sont sans défiance & sans défense: mais si le Commerce veut mar-

cher au milieu des combats, c'est alors qu'il doit être armé de toutes pièces, les Armateurs nous sont donc nécessaires en tout tems, paix ou guerre. Et on dit avec un air d'embarras: Que faire de la Noblesse? Des Lieutenans, des Capitaines, des Armateurs, des Négocians qui couvriroient la mer de Vaisseaux, & qui arracheroient aux Anglois la balance du commerce: elle étoit de notre côté il y a 80. ans. Qu'arriveroit-il encore, si on le vouloit? Ces Officiers de Marine Marchande, après avoir fait la fortune de l'Etat & la leur, de quoi ne seroient-ils pas capables en passant sur la Marine Guerrière? nouvel avantage qu'on ne sçauroit trop approfondir.

On fait que la Marine Marchande est la nourrice de la Marine Guerrière & que par-tout où celle-là languit, celle-ci est expirante. On convient que la première élève pour la seconde des Matelots & des ouvriers en tout genre. Mais on ignore ou l'on veut ignorer qu'elle lui donneroît aussi des Officiers d'expérience. L'Angleterre le fait. Pour qui prépara-t-elle cette Machine infernale? De quelle Ville avoit-elle juré la perte? De Saint Malo. Et pourquoi? Parceque cette forteresse du Commerce est une pépinière d'Armateurs, un séminaire de Héros, Nobles quand on voudra, & tout propres à lui arracher l'Empire de la mer. Pourquoi encore ne

peut-on pas avoir la paix avec elle sans laisser Dunkerque gémir sur ses ruines ? Elle craint les Marins que le Commerce y formeroit dans le sein même de la paix. La Marine Guerrière sommeille dans les bras d'une longue paix, la guerre s'allume, on cherche des hommes faits, & on ne trouve que des hommes à faire. Ce n'est pas dans un Port qu'on apprend à connoître les mers, à éviter les écueils, à braver les tempêtes, à mesurer les forces de l'ennemi, à l'attaquer avec avantage, à s'armer contre le vent, l'eau & le feu de cette triple cuirasse dont le premier Navigateur se couvrit. Les Athlètes ne se formoient que dans l'arène, & voilà le sort de la Marine Marchande ;

paix ou guerre elle est toujours en action ; on pourroit donc en tirer pour la Marine Royale des Officiers qui auroient tout vû , tout connu , tout fondé , tout affronté , qui auroient formé leur corps aux fatigues & leur ame aux dangers. C'est de son sein que sont sortis les *Miniac* , les *Ducasse* , les *Bart* , les *Dugué-Trouin*. Pourquoi ne donnerions-nous pas le même berceau à notre Noblesse ? elle prétend que les places de la Marine Royale ne sont faites que pour elle , elle les mériteroit alors & les rempliroit bien. *Dugué-Trouin* ! vous lui apprîtes que l'expérience vaut bien la Noblesse.

Les tems sont arrivés où nos Rivaux sont très-supérieurs en for-

ces Maritimes. Londres appuyée sur deux cens Vaisseaux de guerre nous examine, nous mesure, nous querelle, nous menace, nous attaque déjà dans les deux Indes. Notre Commerce l'aigrit, nos Colonies l'irritent, notre Marine renaissante la blesse, elle voudroit l'étouffer au berceau; elle cherche une guerre purement maritime, dont le moindre coup fera de ruiner notre Commerce. Nos Négocians Armateurs se plaignent d'une perte de cent quarante millions dans la dernière guerre où nos dépouilles combattirent contre nous. On ne peut trop se défier d'une Nation qui commerce comme Carthage, & qui pense comme l'ancienne Rome. Qu'ai-je dit?

Est-ce encore-là la façon de penser ? Elle s'est lassée d'être vertueuse , en pouvant trop. « C'est
 » la *Mer* , disoit Marcius Figulus
 » aux Carthaginois , c'est la mer
 » & la puissance que vous y avez
 » acquise & les trésors que vous
 » en tirez qui vous font tout oser.
 » C'est elle qui vous à engagés à
 » envahir la Sardaigne , la Sicile ,
 » l'Espagne , à violer tous les traités
 » de paix , à piller nos Navires
 » Marchands , à noyer ceux
 » qui les montent , pour ôter la
 » connoissance de vos crimes ,
 » enfin c'est votre habileté sur
 » mer qui vous a enhardis à ne
 » rien respecter & à faire gloire
 » d'une méchanceté que nous
 » n'étions pas encore en état de
 » punir » n'être pas en état de pu-

nir Cet aveu étoit bien dur pour des Romains. Que de choses il faut souffrir quand on manque de pouvoir ? Rome attaquée avec des Vaisseaux , comprit donc que ses légions ne lui suffisoient plus, elle créa des Flotes.

Pompée débitoit une maxime qu'il avoit apprise de Thémistocle , & que je voudrois graver sur le Palais de nos Rois : *Qui est le Maître de la mer , est le Maître de tout.* Louis XIV. en sentit la vérité ; il opposa genre de force à genre de force. On vit le pavillon François combattre & vaincre sur cent trente-deux Vaisseaux de guerre : les Rois de la mer perdirent leur Sceptre qui passa dans les mains du grand Roi. Il avoit consulté en 1665 un

Général que tous les Généraux ont tâché d'égaliser. Il lui avoit demandé ce qu'il y auroit à faire au cas que Philippe IV. vînt à mourir. Le Héros répondit que les forces de mer étoient aussi nécessaires que les armées de terre. Si M. de Turenne n'eût été qu'un Héros, il n'auroit pas fait cette réponse, il n'auroit vû la gloire de l'Etat que dans l'endroit où la sienne étoit attachée ; il étoit grand homme, & il la vit encore sur la mer. L'Oracle de Delphes nous crie comme aux Athéniens : *Dé-fendez-vous & attaquez dans des murailles de bois.* Ne méritons plus le reproche que le Cardinal d'Osset faisoit à la France sans Marine. « C'est un des plus

COMMERÇANTE. III

« honteux & notables manque-
« mens, disoit-il; c'est un de mes
« anciens regrets, de voir que ce
« Royaume se manque à lui-mê-
« me ». Un vieux Espagnol con-
sommé dans les affaires d'Etat &
disgracié (Antoine Pérez) crut
payer Henri IV. de l'asile qu'il
lui donna, & de tous ses bien-
faits par ces trois mots : *ROMA*,
CONSEJO, *PIELAGO*, *ROME*, *UN*
CONSEIL, *ET LA MER*. (*) Le-
quel des trois est le meilleur ?
Personne ne disputera l'excel-
lence des deux derniers.

Nous ne saurions tout faire
à la fois. Le tems amènera tout,
si nous sommes sages. La No-
blesse une fois tournée vers le

* Testam. Polit. du Card. de Rich. Chap.
ix. Sect. 5.

Commerce sentira bientôt que le Commerce Maritime est le plus avantageux, le plus propre aux grandes entreprises. Notre Marine Marchande se multipliera & de nouveaux Armateurs se formeront pour devenir des Héros sur la Flote Royale. Prenons de nos rivaux ce qui est bon à prendre. Les Amiraux *Anson* & *Vernon* qui dans ces derniers tems ont fait trembler l'Espagne pour sa Couronne de l'Amérique, ont passé leur jeunesse sur des Vaisseaux Marchands.

Le Roi qui connoît l'humanité encore plus que la victoire, vient de faire un Etablissement pour la jeune Noblesse, monument plus glorieux que le plus beaultrophée, parce qu'il est utile.

Mais il est des biens qui passent la générosité des Rois. Tandis que cinq cens Gentilshommes seront élevés dans la Capitale; leurs frères, leurs parens, leurs amis, vingt mille autres chercheront vainement un asile. La mer leur offre des places, si la terre leur en refuse. Les Nobles Vénitiens fiers de leur Noblesse jusqu'au ridicule, se sont pourtant mis au niveau du commerce: il n'est point de Vaisseau Marchand qui ne devienne une Ecole pour leurs enfans & un germe de prospérités pour la République.

Tant d'avantages que l'Etat retireroit d'une Noblesse commerçante, augmentation de *culture*, de *population*, de *consommation*, de *Navigation*. Si tout

cela est bien réel, comment M. de Montesquieu ne l'a-t-il pas vû, lui qui voyoit si bien? « Des
 » gens frappés, dit-il, de ce qui
 » se pratique dans quelques Etats,
 » pensent qu'il faudroit qu'en
 » France il y eût des loix qui en-
 » gageassent la Noblesse à faire
 » le Commerce. Ce seroit le
 » moyen d'y détruire la Nobles-
 » se sans aucune utilité pour le
 » Commerce. * »

Dabord je suis surpris que ce génie trop Philosophe pour aimer le ton dogmatique, l'ait pris en cette occasion. S'il avoit jugé à propos de dire ses raisons, je tâcherois d'y répondre. Tout ce que je puis faire, c'est d'opposer autorité à autorité. M. de Vau-

* Esprit des Loix, Tom. II. Chap. 20.

COMMERÇANTE. 115

ban, autre génie, décide avec autant de confiance , qu'il faudroit permettre le commerce à la Noblesse ; * mais on ne me tient pas quitte de la question : comment M. de Montesquieu n'a-t-il pas vû cette grande convenance , cette nécessité? C'est qu'il n'est pas donné à un seul homme de tout voir. *Newton* qui avoit tout vû dans le Ciel, l'âge même du monde, n'avoit pas apperçû l'Electricité sur la terre. Décider que permettre le commerce à la Noblesse Francoise, ce seroit la détruire sans aucune utilité pour le Commerce, c'est parler contre ce qui arrive à Gènes , à Venise , en Bretagne, en Angleterre ; c'est dire à l'expérience qu'elle a tort, elle qui

* Syft. de la Dixme Royale.

est la plus forte des raisons.

Si je n'avois à parler qu'à la raison pour ouvrir le Commerce à la Noblesse , bientôt toutes les portes lui en seroient ouvertes. Mais il s'agit encore de traiter avec les préjugés : ce sont eux qui gouvernent le monde. Le Czar *Pierre* eut plus de peine à couper la barbe aux Moscovites qu'à en faire des hommes. Il est pourtant des préjugés que nous avons vaincus ; motif d'espérer. Nous ne croyons plus comme nos ayeux que la dissection du corps humain soit un sacrilège , ni qu'on puisse refuser la sépulture à un mort qui n'auroit point fait de legs à l'Eglise ; nos Sénateurs pour gagner le Ciel ne se font plus enterrer en habit de Cor-

delier. L'Astrologie a perdu son crédit, les forciers ont disparu, les revenans sont devenus ridicules, les combats judiciaires sont abolis, & nous avons renoncé au jugement de Dieu par l'épreuve du feu & de l'eau. J'ai cité ces préjugés de Religion parce qu'ils sont très difficiles à subjuguier : la victoire est belle. Autre laurier ; les Nobles eux-mêmes si attachés aux erreurs qui flatent leur Noblesse, en ont secoué une grande partie. Ils ne se piquent plus d'ignorance, ils ont abandonné le champ clos, & nos Chevaliers de toutes couleurs ne courent plus le monde en se battant pour leur *Dame*.

Ecoutons cependant le Préjugé, il auroit à se plaindre si on

le condamnoit sans l'avoir entendu : *L'honneur de la Noblesse est bien délicat , le Commerce ne le blesseroit-il point ?*

Cet honneur quelque délicat qu'il soit, porte la livrée des Grands, sert dans leurs écuries & dans leurs antichambres : un titre de Page, d'Ecuyer jette un vernis sur ces fonctions domestiques. S'il ne faut que des mots pour décorer le Commerce en faveur de la Noblesse, notre Langue en fournira ; & cela d'autant plus facilement que le Commerce ne présente rien de servile, il ne dépend que de l'Etat & de lui-même.

Ni le Marquis de Laffay, ni le Président de Montesquieu, n'ont avancé que le Commerce déshonoreroit la Noblesse. Ce

langage les eût déshonorés eux-
 mêmes. Qui est-ce qui le tient ?
 Des Grands à qui tout rit, & qui
 se mettent peu en peine si les au-
 tres pleurent, des ames frivoles
 qui prennent la représentation
 pour l'importance, les titres & la
 vanité pour l'honneur. Qui en-
 core? Des Chevaliers errans, plus
 connus aujourd'hui par l'industrie
 que par la prouesse, poids inuti-
 les & souvent dangereux des
 maisons qu'ils fréquentent. Met-
 tons-les vis-à-vis de MM. *Rous-*
seau & Paignon à Sedan, d'un M.
de Julienne à Paris, ces Citoyens
 actifs dont la fortune en fait tant
 d'autres, ces nourriciers des Arts
 & des hommes. De quel côté
 est l'honneur, la décence, l'im-
 portance, la dignité, la vraie

Noblesse ? Il est un point que j'avoueraï : tant que les jeux, les plaisirs, les folles dépenses, le faste, l'inutilité conserveront un air de Noblesse, le Commerce ne le prendra pas. S'il joue, c'est après l'application ; s'il se livre au plaisir, c'est après la peine ; s'il dépense, c'est avec sagesse ; s'il donne, il a payé ses dettes ; s'il appelle chez lui les délices des Arts, sa famille est pourvûe & l'ouvrier n'attend pas son salaire. Enfin s'il étale de la magnificence, comme elle n'est pas nourrie par l'injustice, point enflée par le faste, ni le Peuple ni les Grands n'ont rien à lui reprocher. Pour l'inutilité cette idole de la bonne compagnie il ne veut aucune société avec elle.

Le

Le Préjugé va fouiller dans les ruines de l'Antiquité, & il en secoue la poudre sur le Commerce pour le ternir : *Les Egyptiens*, dit-il, *les Juifs*, *plusieurs Républiques Grecques*, & *les Romains méprisoient le Commerce*. Ciel ! Si nous voulions copier les Anciens en tout, nous ferions de belles choses ! Nous épouserions nos sœurs comme en Egypte ; nous répudierions, nous lapiderions nos femmes comme en Judée, nous les rendrions communes comme à Sparte, nous exposerions, nous ferions périr nos enfans difformes avec les filles cadettes, comme dans les premiers tems de Rome, & nous couperions en morceaux un débiteur insolvable.

F

Mais est-il bien prouvé que ces Anciens regardoient le Commerce d'un œil de mépris ? L'Egypte par sa religion & par ses mœurs s'éloigna d'abord de toute communication avec les Etrangers. La Judée fit aussi un Peuple à part. Toute la terre étoit profâne pour un Egyptien & pour un Juif, profânes eux-mêmes l'un pour l'autre : mais ce zèle ne tint pas long-tems contre les avantages du Commerce. On vit enfin les Flottes des deux Nations se disputer les richesses de l'Asie & de l'Afrique. Quant aux Grecs, il est vrai que Sparte relégua le Commerce parmi les Esclaves, affront que le Commerce partagea avec l'Agriculture & les beaux Arts. Mais je trou-

ve les Grecs opposés aux Grecs. Athènes & Corinthe valoient bien Sparte pour donner le prix aux choses & pour les décentes; l'une & l'autre brillèrent par le Commerce. Pour Rome, si elle le négligea tant qu'elle fut occupée à briser des sceptres & à verser le sang des Nations, elle l'embrassa aussi-tôt qu'elle put respirer : l'Arabie Heureuse attira les Citoyens Romains (a). *Ce Peuple-Roi* devint un Peuple marchand : cent vingt Navires alloient tous les ans aux Indes, & en revenoient chargés de marchandises pour cinquante millions de Sesterces (b).

Qu'on ne m'objecte pas que

(a) Pline Liv. 6. Chap. xxviii.

(b) Ibid. Chap. xxiii. & Strabon Liv. 2.

la Loi *Claudia*, défendoit le Négoce aux Patriciens, comme une chose indécente. Certainement je ne conseillerais pas à nos Sénateurs de joindre la balance du Commerce à celle de la Justice; ils sont occupés de reste à maintenir l'ordre public. Mais je dirai à cette Troupe subalterne, qui travaille sans cesse à forger des armes pour la chicane, & qui ne subsiste qu'en dévorant le Citoyen: Enrichissez-vous & faites le bien de l'Etat par une voye honête: commercez. Je ne prêcherai pas non plus à nos Guerriers qui ont déjà éprouvé leur courage, ou que des circonstances favorables appellent à l'éprouver, de répudier l'Epée pour le Commerce: mais j'exhorterai

cette Noblesse encore plus nombreuse que l'infortune condamne à l'oïveté, de s'associer aux travaux & à la fortune des Négocians.

On a de la peine à démêler le jugement des Anciens sur la dignité du Commerce. Les Romains, par exemple, avoient une Loi qui confondoit les femmes qui avoient une boutique de marchandises, avec les Esclaves, les Cabaretiers, & les femmes de Théâtre (c); une autre Loi donnoit le titre de Citoyen Romain à l'Esclave qui avoit fait pendant six ans un trafic considérable, pour remplir les magazins de Rome (d). C'étoit an-

(c) Leg. 5. de naturalibus Liberis.

(d) Ulpian, Sueton, in Claudio.

noblir l'esclave, parce qu'il avoit fait une chose noble ; pourquoi donc flétrir la femme qui avoit une boutique ? Cicéron , en parlant du Commerce d'Economie , n'aime pas qu'un même Peuple soit en même tems le dominateur & le facteur de l'Univers (e). Et ailleurs il loue le Commerce en gros (f) : comme si le Commerce d'Economie ne présentoit pas d'aussi grands objets que celui de luxe. Ce n'est pas de Rome , au tems de Cicéron , qu'il faut prendre le ton dans cette matière ; une Ville où l'on n'étoit occupé que d'élections , de brigues & de

(e) Nolo eundem populum Imperatorem & portitorem esse terrarum.

(f) Lib. 1. de Officiis.

procès, un Etat qui ne vouloit dominer que par les armes, s'aveugloit aisément sur l'importance & la dignité du Commerce.

En toute discussion il est essentiel de distinguer les tems. Il y a des positions où les plus grands génies ne tournent pas la tête d'un certain côté. César & Charlemagne, éblouis par les conquêtes ne voyoient pas le Commerce; & du changement des conjonctures naissent les différentes idées.

Parmi les Juifs, David avoit dit: *Parce que je n'ai pas connu le Commerce, j'entrerai dans les grandeurs de Dieu.* Salomon le plus sage des hommes, & le Saint Roi Josaphat pensèrent qu'on pouvoit y entrer en en-

voyant des Flotes marchandes sur la Mer Rouge. Le Prophète Ezéchiel reproche à la Ville de Tyr de s'être souillée par le Commerce (g). Isaïe l'élève au-dessus de toutes les Villes : *C'est la Reine de la mer, ses Négocians sont Princes, & ses Correspondans les Grands de la terre* (h).

Le Christianisme naissant a eu des Docteurs qui ont laissé au Commerce l'honneur dont il jouissoit ; d'autres qui l'ont flétri. S. Chrysostôme, la foudre de l'anathème à la main, décide sans façon : *Qu'un marchand peut à peine, ne peut jamais plai-*

(g) In multitudine Negociationis tuæ repleta sunt interiora tua iniquitate. Cap. 28.

(h) Quis cogitavit hoc super Tyrum quondam coronatam cujus negociatores Principes, Infitores ejus inclyti terræ ? Cap. 23.

re à Dieu ; d'où il conclud qu'aucun Chrétien ne doit être marchand, ou s'il veut l'être , qu'on le chasse de l'Eglise (i). Si on eût suivi son conseil , Constantinople & le Saint périssoient par la famine.

Parmi les Modernes on ne trouve pas plus d'harmonie dans les sentimens. Bodin (l) & Tiraqueau (m), interdisent le Commerce à la Noblesse ; Balde l'y exhorte comme à une chose utile & convenable (n). Qu'on propose la question à l'Italie , au Danemark , à l'Angleterre , à la Hollande , les Nobles eux-mêmes la décident en faveur du Commerce , tandis que l'Alle-

(i) In 2. parte homil. in Matth. 21.

(l) Lib. 5. Reipubl.

(m) Cap. 23.

(n) In rubricis de Clericis peregrina

mand & le Polonois crient à l'indécence. Le Chevalier de la Roque qui rapporte ce conflit d'opinions dans un Traité fait exprès pour assurer l'honneur & les prérogatives de la Noblesse , se déclare hautement pour l'engager dans le Commerce.

Noblesse François! osez penser par vous-même ; ou si vous voulez vous décider par autrui, décidez-vous par les faits. *Solon* valoit bien un Gentilhomme de Beauce ou de Picardie. Il descendoit de Codrus dernier Roi d'Athènes, & avant que de donner des Loix aux Athéniens , il rétablit sa fortune par le Commerce (o) : » En ce tems-là, dit

(o) Plutarque , vie de *Solon*,

» Plutarque (*p*), il n'y avoit ni
 » travail des mains qui fût hon-
 » teux, ni art, ni métier qui
 » mît de la différence entre les
 » hommes; la marchandise sur-
 » tout étoit honorable, parce
 » qu'elle ouvre le commerce
 » avec les Nations barbares,
 » qu'elle donne le moyen de
 » faire amitié & alliance avec
 » les Rois, & qu'elle instruit d'u-
 » ne infinité de choses qu'on
 » ignoreroit sans elle, » Je ne
 fais si *Protus* avoit des lettres de
 Noblesse; ce Marchand eut l'au-
 dace de fonder Marseille qui
 depuis tant de siècles contribue
 à nous enrichir (*q*). *Caton* le
 Censeur étoit certainement de

(*p*) Ibid.

(*q*) Ibid.

bonne maison; des Rois avoient imploré sa protection avant même qu'il fût Consul. On connoît d'ailleurs son austère délicatesse sur la vertu & sur l'honneur. Eh bien! il avoit augmenté son patrimoine par le Commerce (r); Je ne parle ni d'*Hippocrate* le Mathématicien, ni du sage *Thalès*, ni du divin *Platon*, qui tous trois ont commercé (s). Il n'est pas étonnant que des Philosophes, des Sages n'aient rien soupçonné de deshonorant dans une profession si honnête. Mais Rome me rappelle. Que vois-je? *Pertinax*, vous faites le Commerce (t), & bien-

(r) Idem, vie de Caton.

(s) Idem, vie de Solon.

(t) Hist. du Comm. des Anciens par M. Huet. Chap. LVII.

tôt vous porterez la Couronne Impériale ! L'Empereur Caracalla n'avoit pas exercé le Négoce ; mais il distinguoit les Négocians ; il leur en donna une preuve bien marquée dans le massacre d'Alexandrie : tout passoit au fil de l'épée, Nobles, Prêtres, Magistrats & Guerriers, il épargna les Marchands.

Ouvrez les Archives du monde, & vous trouverez que le Commerce a été en honneur chez toutes les Nations dans leur beau siècle : en Egypte sous Ptolémée Philadelphie, en Judée sous Salomon, à Athènes sous Périclès, à Carthage sous Hannon, à Florence sous Cosme de Medicis, dans la Grande-Bretagne sous Elisabeth, en

Hollande sous les étendarts de la liberté, en Russie sous Pierre le Grand. Il y a long-tems que dans votre propre Nation dont vous craignez imprudemment la censure, on vous invite à commercer.

En 1614 nos Etats - Généraux qui avoient les yeux toujours ouverts sur le bien public, proposèrent à la Noblesse d'équiper des Navires, de s'exercer dans la marine, & de faire le grand trafic. La Nation en corps auroit-elle proposé une indécence à un Ordre aussi respectable, & qui le seroit bien plus, si laissant le préjugé, il vouloit mériter nos respects à plus d'un titre. Depuis cette époque nos Rois n'ont cessé d'entretenir cette pre-

mière chaleur. La route est frayée , pourquoi reculez-vous ? Ces Négocians qui passèrent en Espagne sous la conduite du Connétable du Guesclin , pour combattre Pierre le Cruel , étoient Gentilshommes ; l'Histoire les nomme *Cavaliers Mercadiers*. Jacques Cœur qui humilia la Maison de Bourgogne , qui assura la Couronne de France au légitime héritier ; qui fit une si grande figure dans la Cour de Charles VII. & en Europe , étoit infiniment plus grand par la grandeur de son Commerce , que par sa qualité de Baron. Celui qui fit le premier Etablissement solide dans l'Acadie , aujourd'hui nouvelle Ecosse , qui jetta les fondemens de Port-

Royal, à présent Annapolis, édifice de Commerce qu'il ne comptoit pas élever pour les Anglois, *Pierre de Monts* étoit Gentilhomme - de la Chambre d'Henri IV. S'il se fût contenté de cet honneur, l'Histoire ne conserveroit pas son nom, non plus que celui de son successeur *Poitrincourt*, autre Gentilhomme qui poussa le Commerce avec une vigueur encore plus grande, en gagnant les cœurs des Sauvages. Je connois tous les égards qui sont dûs à la Noblesse. Je me garderai bien, dans un cercle, de saluer l'homme de Lettres avant le Marquis; mais on me pardonnera d'adresser au premier ma seconde révérence : les Lettres ont donc aussi une considération

avouée. Un jeune homme dont elles connoissoient l'esprit, & qu'elles appelloient dans leur temple pour le placer à côté de son pere & de son ayeul, n'a pas cru dégénérer, ni ternir un beau nom, en le portant dans le Commerce. Nous aurions peut-être profité de ses succès ; mais une convulsion de la Nature, après avoir détruit Lisbonne & menacé Cadix, a englouti le petit-fils du grand Racine. Les Lettres & le Commerce ont pleuré sur son tombeau.

Je laisse les particuliers pour présenter des Villes & des Provinces. La Noblesse de Marseille, de Normandie & de Bretagne couroit déjà les mers sous le règne de Charles IX. qui ap-

plaudissoit à leur négoce & le favorisoit par des Lettres-Patentes de l'an 1566. Pensez - vous qu'un Gentilhomme Provençal, Breton ou Normand ne connoisse pas l'honneur aussi-bien que vous?

Mais oublié-je que vous commercez déjà sans vous en apercevoir? Petit Commerce à la vérité, tandis qu'un grand vous révolte. Vous trafiquez de votre bled, de votre vin, de vos troupeaux. Eh! qu'importe si vous tirez de votre propre crû, ou si vous achetez pour vendre? Et au fonds qui est-ce qui ne commerce pas? Scipion le destructeur de Carthage se vantoit de n'avoir jamais acheté ni vendu: j'aimerois mieux qu'il eût pu s'applaudir de n'être pas entré dans

la perfidie du Sénat Romain envers les Carthaginois. Le Commerce est l'ame de toute société. L'Orateur vend son éloquence, l'Auteur son esprit, le Guerrier son sang, l'homme d'Etat ses lumières. Le Gentilhomme qui n'auroit rien de tout cela à mettre dans le Commerce, trafiqueroit du fruit de nos Arts & de nos Manufactures. Il vend déjà de la laine crüe, il la vendroit manufacturée.

Eh quoi ! nous verrions donc des Gentilshommes peser, mesurer dans une boutique ? Vaut-il mieux les voir ramper sur un petit Fief dans une végétation obscure, dans une oisiveté méprisable, dans une léthargie aussi funeste à leur famille qu'à l'Etat ?

Vous redoutez un petit Commerce, parceque vous êtes Noble. Mais qui vous dit de renfermer votre activité, votre fortune dans de petits détails? La mer vous offre un champ plus vaste que votre ambition: point de Peuple qui ne vous présente des richesses; & votre Patrie, aussi-bien que votre famille, ouvrent leur sein pour les recevoir. Regretterez-vous le gouvernement d'une basse-cour, quand vous donnerez des ordres pour le Caire & pour Surate? Commencez seulement; un Commerce mène à l'autre; le petit au médiocre, le médiocre au grand. Cosme de Médicis que Florence appella son père & son libérateur, Cosme le Grand, Cosme le Commerçant

ne fit pas tout à coup sa fortune & celle de sa Patrie. Il oublia qu'il étoit Noble, & la postérité le vantera toujours, tandis qu'elle se taira sur des Souverains qui ont porté son nom : il n'est pas donné à tous d'arriver par le Commerce à tant de grandeur & de gloire, mais on peut être beaucoup en restant au-dessous de lui.

La gloire, cette passion des belles ames, ce ressort des grandes actions, n'est pas toujours bien entendue. La Noblesse est faite pour la gloire. C'est une leçon qu'on lui donne au berceau. Le Préjugé se tient à ce point de vûe & il demande avec dédain, s'il y a de la gloire dans le Commerce ?

Et moi je demande à mon tour. Y a-t-il de la gloire à tirer parti des avantages de son pays, à mettre les hommes en action, & les terres en valeur, à faire circuler l'argent dans le corps de l'Etat, à établir le crédit public, & à pousser la fortune du Royaume dans un Monde que la Nature vouloit nous cacher? Ces Colonies Américaines qui font vivre tant d'hommes en occupant tant de Vaisseaux, qui nous rendent au centuple ce que nous leur portons, qui plantent tandis que nous manufacturons, qui forment une nouvelle France pour enrichir l'ancienne; à qui les devons-nous? A des Marchands qui en ont fait les premières découvertes, qui en ont examiné les

productions, qui ont interrogé les besoins de l'Amérique & les nôtres, qui ont conquis les Naturels du pays par la douceur & les appâts du Commerce. La force n'est venue qu'après : telle est la science du Commerce.

Y a-t-il de la gloire à s'y livrer ? Y-en a-t-il à procurer des Alliés à sa Patrie ? Sans argent point d'Alliés, & sans commerce point d'argent. La Hollande trouvera toujours des Alliés, parce qu'elle a un grand Commerce.

L'Angleterre par la même raison en éveillera par-tout, dût-elle les appeller des climats les plus reculés. Nous avons vû les Russes, il n'y a pas long-tems, s'avancer vers le Rhin pour nous

combattre, & dans la crise présente ils préparent déjà leurs armes. Mais ne trouverions-nous pas nos vrais Alliés dans un grand nombre de Commerçans que la Noblesse augmenteroit, fortifieroit de ses fonds & de ses talens. Avec une Marine marchande, & une Marine guerrière, poussées l'une & l'autre au plus haut degré, & s'excitant mutuellement pour le bien public, nous pourrions peut-être nous suffire à nous-mêmes.

Y a-t-il de la gloire dans le Commerce ? Y en a-t-il à défendre sa Patrie ? L'Egypte arrêta l'ardeur, la fougue, l'impétuosité des Croisés par les forces que lui avoit donné le Commerce. Faut-il rappeler ici les malheurs,

heurs , l'épuisement , la consternation de la France en 1710, la hauteur inflexible de nos ennemis aux Conférences de Gertruidenberg , & l'humiliation d'un grand Roi qui avoit tant de fois réglé le deslin de l'Europe? Les Négocians de *Saint Malo* ramenèrent leurs Vaisseaux du Pérou; & avec trente-deux millions la France reprit des forces qui rappellerent enfin la victoire & la paix. Quand la Noblesse aura de pareils trésors, elle en fera sans doute un usage aussi beau. Ville qu'on assiège! Couronne qui chancellez! votre sort n'est pas désespéré si le Commerce est pour vous. Le Prince Eugène délivra Turin & nous battit avec l'argent que lui prê-

tèrent des Marchands Anglois. Et dans la dernière guerre cette Reine que tant d'orages menaçoient, cette Reine qui devoit tomber avant que de combattre, comment s'est-elle soutenue, si ce n'est par le Commerce de l'Angleterre & de la Hollande? Les armées de terre & de mer qui volèrent à son secours, marchaient sous les étendarts du Commerce.

Y a-t-il de la gloire, dans le Commerce? y en a-t-il à faire des conquêtes. Nous n'avons senti que sous le Ministère de Colbert l'importance extrême du Commerce. Louis XIV. conquiert le Roussillon, la Franche-Comté, l'Alsace, une partie de la Flandre & le Royaume d'Es-

pagne par l'argent que lui fournit le Commerce. Charles VIII. Louis XII. & François I. auroient conservé leurs conquêtes en Italie s'ils avoient eu des vaisseaux toujours prêts à prendre la mer, & ils auroient eu des vaisseaux s'ils avoient ambitionné un grand Commerce. Mais la faim des conquêtes & de l'agrandissement nous dévore t-elle encore ? Nous sommes assez grands, il s'agit de nous peupler, de cultiver nos terres, de lever des tributs par notre industrie sur l'ancien & le nouveau Monde, de nous enrichir pour être heureux. Quoi, toujours du sang, des horreurs, de l'épuisement & des larmes ! Que la gloire se repose si elle ne sert qu'à notre malheur !

Y a-t-il de la gloire , dans le Commerce ? Y en a-t-il à revêtir un corps politique de toute la force qu'il est capable de recevoir ? La Hollande devenue plus commerçante vers le milieu du dernier siècle fit construire en deux ans de tems soixante-deux gros vaisseaux de guerre dans le feu même de la guerre. Si Louis XIV. n'avoit eu que les trente millions de revenu dont jouissoit son Prédécesseur, auroit-il pu élever tant de forteresses , créer une marine formidable , entretenir des armées si nombreuses ? Le Commerce lui ouvrit ses trésors & avec cent quarante millions il en imposa à toute l'Europe.

Il n'est point d'Etat qui ne

COMMERÇANTE. 149

regarde avec passion le sommet de la puissance ; & si c'est une gloire de l'y placer, le Commerce est bien glorieux. Les Athéniens n'abbatirent les forces maritimes de la Syrie, de l'Isle de Chypre & de la Phénicie, n'obtinent l'Empire de la mer, ne donnèrent la Loi aux grands Rois de Perse, ne prirent la supériorité sur la Grèce-même, qu'en s'appuyant sur le Commerce. Hannon savoit bien ce qu'il faisoit lorsque dans une Négociation avec les Romains qui prenoient des idées de Commerce, il leur déclara que Carthage ne souffriroit pas seulement qu'ils se lavassent les mains dans les mers de Sicile. Auroit-on imaginé il y a deux siècles que l'Angleterre fût

devenue assez puissante pour envoyer en 1723 trois Flottes à la fois en trois extrémités du monde: l'une devant Gibraltar conquise par ses armes, l'autre à Portobelo pour ôter au Roi d'Espagne la jouissance des trésors des Indes, & la troisième dans la mer Baltique pour empêcher les Couronnes du Nord de se battre. « Un » tems viendra, disoit un Ministre » de la Reine Anne, où l'on n'osera tirer en Europe un coup de » canon sans la permission de » l'Angleterre ». L'Europe croit fort peu à cette orgueilleuse prophétie : mais à qui est-ce à débâter l'Angleterre même, si ce n'est à nous ? Cet argent que notre luxe convertit en Vaisselle, celui qui croupit dans les

COMMERÇANTE. 151

coffres, changeons-le en Vaisseaux pour se régénérer au centuple, & pour nous élever au degré de puissance que nous cherchons. La Noblesse Commercante en partagera la gloire avec la Noblesse Guerrière.

L'Argent, ce tyran du monde a bien étendu son empire depuis l'usage de la poudre à canon & des armes à feu. La guerre est devenue une dépense d'argent plutôt qu'une dépense d'hommes. Des Puissances formidables se livrent de grandes batailles qui coutent peu de sang, toujours trop si l'homme n'avoit pas pris la nature du tigre; mais enfin puisqu'on a mis au rang des vertus l'honneur d'exterminer ses semblables, on ne s'arme pas

fans des sommes immenses ; & comme le Commerce est la source des richesses , toute l'Europe en fait son objet capital.

Au xiv^e. siècle Gènes & Venise paroissoient les deux seuls Etats composés d'Etres pensans & calculans. Leur activité & leur industrie absorboient tout l'argent pendant que la France & l'Angleterre livrées à un faux point d'honneur se repaïssoient d'illustres chimères. Ce n'étoit qu'en Italie qu'on trouvoit alors des Puissances maritimes ; le tems en a montré d'autres. Dès qu'il a fallu une supériorité d'argent, on a cherché une supériorité de Commerce. La Suède, le Danemark & Naples qui n'y pensoient pas, il y a 20. ans, y ont

fait plus de progrès que nous depuis la mort de Colbert. La Moscovie qui n'avoit pas un Vaisseau avant le règne de Pierre le Grand , compte des Flottes nombreuses. Le Roi de Prusse en perfectionnant la discipline Militaire, en dictant de nouvelles Loix , en appelant les Arts , les Sciences & les Génies dans ses Etats , en voyant tout avec les yeux de Solon & de Périclès , arrête ses regards sur le Commerce : qui fait ce qu'il deviendra dans de telles mains ? L'Espagne même qui s'endormoit sur ses mines , s'éveille & secoue sa paresse pour devenir marchande.

Notre sommeil est bien profond, s'il n'est pas troublé par le bruit du Commerce de nos Ri-

vaux naturels. On nous attaque avec des colonnes d'argent ; opposons les mêmes armes. Le fer dans les premiers tems du monde a soumis les Nations, aujourd'hui c'est l'or. L'or à la main, on nous cherche des ennemis dans des climats où la Nature ne nous en donna point : montrons une plus grande quantité de ce métal , & nous tournerons ces ennemis factices de notre côté.

Une autre considération bien importante c'est que désormais les guerres maritimes deviendront plus fréquentes : or elles ne peuvent se faire qu'à force d'argent. Sur la mer les troupes ne subsistent ni par le pillage, ni par les contributions, ni par

COMMERÇANTE. 155

quartiers d'hiver dans le pays ennemi. Sans un grand Commerce comment avoir une Marine assez puissante pour se faire respecter? Nous nous souvenons avec douleur que dans nos derniers combats la mer flétrit les lauriers que nous avions moissonnés sur terre. Ne cherchons pas à nous en imposer à nous-mêmes. Un mal déguisé devient plus dangereux. Nos Orateurs, nos Poètes ont vanté la modération du Roi dans la dernière paix. Le premier qui l'a dit, a eu mille échos dans la Capitale & les Provinces. La fiction étoit-elle donc nécessaire pour louer un Héros? Il est assez grand par trois batailles gagnées & tant de Villes prises, il est encore plus

grand parce qu'il nous aime. Le Cap-Breton étoit pris , toutes nos Colonies menacées , notre Marine , si elle méritoit ce nom , fatiguée , accablée ; notre Commerce périssoit. La paix devint nécessaire , la sagesse la fit. On combat pendant bien des années , les succès passent tantôt d'un côté , tantôt de l'autre ; mais à la fin la Nation qui a le plus d'argent , c'est à dire , plus de Commerce se procure la victoire , quoi qu'il puisse arriver.

L'Europe doit peut-être s'applaudir de ce que le Despotisme n'a pas encore permis à l'esprit de Commerce de gagner la Turquie. Ce que la Turquie possède en Europe l'égale à ses voisins les plus puissans. Elle a de plus

la Syrie, l'Egypte, l'Asie mineure, c'est un monde. Ses armées pourroient ressembler pour le nombre à celles des anciens Rois de Perse, ses soldats sont aguerris & même disciplinés par un Chrétien que sa Patrie mécontenta. Un reste d'intolérance Judaïque & un Dogme de Prédestination les pousse en furieux contre une mort inévitable. Si la Turquie avoit du Commerce, si elle avoit des Flotes proportionnées à la grandeur de ses possessions & autant d'argent que d'hommes, l'Europe seroit en danger. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le Commerce se fait redouter. Lorsque l'Empereur Charles VI. gagna la bataille de Bellegrade, l'Europe ne fut

point allarmée des conquêtes qui pouvoient suivre ; mais quand il voulut établir la Compagnie d'Ostende on le menaça de toutes parts, parce qu'on craignoit la force que le Commerce pouvoit lui donner. Sentons-nous bien toute l'énergie de cette phrase qui étoit déjà dans la bouche de nos Pères ? *Le Commerce est le nerf de l'Etat.* Peut-être l'a-t-on dit trop tôt : mais aujourd'hui la maxime a toute son application & son étendue ; c'est-à-dire, que le Commerce est non-seulement la vie des Peuples , mais encore la santé de l'Etat ; c'est - à - dire, qu'une Nation qui le feroit seule subjugueroit toutes les autres ; c'est - à - dire , que la balance du Commerce & la balance du

COMMERÇANTE. 159

Pouvoir n'en font plus qu'une.

Oui, oui, pour peu qu'on réfléchisse sur le système actuel de l'Europe, on s'apperçoit aisément que le Commerce est devenu l'ame des intérêts politiques, & de l'équilibre des Puissances. Ce n'est plus une affaire de particuliers, c'est une science d'Etat. Il est bien annobli, puisqu'il est la base de la grandeur des Rois & du bonheur des Peuples.

Et on demande avec orgueil ; s'il y a de la gloire dans le Commerce, & si la Noblesse peut s'en occuper décemment ! Le Commerce doit se consoler de cette question que l'ignorance propose ; ignorance qui demande également si un homme de qualité peut, sans manquer à ses titres, s'asseoir

sur les Fleurs-de-Lys pour juger les Citoyens. Cet homme titré en comptant ses ayeux, sans compter leurs vertus, a grand soin d'écarter la Robe, & de les chercher tous dans l'Epée. O Nation la plus aimable, quand ferez-vous la plus sage ! Noble d'Epée ! ce n'est pas mon intention d'obscurcir votre éclat : vous avez défendu un poste, rassemblé les débris d'une Compagnie, enfoncé un Bataillon ennemi, voilà de la gloire. Mais si pendant ce tems-là votre Cadet à travers les flots de la mer nous apporte du bled dans une disette, ou s'il fouille une mine qui enrichit une Province, qu'avez-vous au-dessus de lui ? Il vous laisse votre Noblesse, n'ôtez rien

COMMERÇANTE. 161

de la sienne. Cette Noblesse d'Epée à laquelle vous sacrifiez tout, pourquoi vous est-elle si précieuse? C'est apparemment parce qu'elle est le prix des travaux, des dangers & du sang. Il est beau sans doute de souffrir & de mourir pour la Patrie: mais pensez-vous que le Commerce n'ait pas ses travaux, ses dangers, ses combats? Si celui qui s'exerce paisiblement dans le sein de nos Villes n'offre rien à votre courage, jetez-vous dans le Commerce maritime, c'est le plus intéressant pour la Nation. Vous y trouverez des écueils, des tempêtes, des Pyrates, & en guerre ouverte, un sang plus noble à répandre: Voilà de l'aliment pour votre valeur. La terre

ne vous en offrira jamais tant. Combien d'épées ne sont pas encore sorties & ne sortiront pas du fourreau ? Un Marin, un Négociant Armateur est l'homme de toutes les saisons, de tous les climats & de tous les hazards, toujours aux prises avec les fatigues & la mort.

D'autres Commerçans se contenteront de donner des ordres du fond de leur cabinet à S. Domingue & à Québec pour le bonheur de la France. Si pour arriver à la gloire il étoit absolument nécessaire de répandre du sang, il faudroit chasser de son Temple les Segulier, les Davaux, les Colbert. Celui-ci fit plus de bien au Royaume, en créant le Commerce, qu'il ne lui en eût

COMMERÇANTE. 163

fait en gagnant dix batailles. C'étoit de la gloire, si je ne me trompe.

Il me semble que je raisonne, que je lie des idées. La Noblesse en coupe le fil. *Que deviendroient nos privilèges, si nous commercions?* Ce qu'ils deviendroient? Ce qu'ils sont, & pourquoi ne les conserveriez-vous pas? Vous pourriez comme auparavant afficher des Armoiries & murmurer contre les Bourgeois qui en prennent, parler de vos ancêtres à ceux qui ne vous questionnent pas, conserver religieusement cette première syllabe en hors-d'œuvre qui allonge votre nom, ceindre l'épée comme tout le monde, proposer ou accepter un duel, maintenir votre exemption

de la Taille, à condition de payer sous un autre nom, prendre le Froc ou la Guimpe selon votre sexe, dans des Cloîtres nobles, pour faire votre salut en gens de Condition, chasser sans ménagement sur les moissons des cultivateurs, battre, assommer ces bonnes gens, & en cas de besoin être décapités au lieu de périr bourgeoisement par la corde. On pourroit même faire revivre certains privilèges que vous avez laissé perdre: celui d'acquérir plus de science en moins de tems dans les Universités, celui de tirer de l'arquebuse, celui de marcher toujours botté à l'exclusion du vilain, & plusieurs autres qu'il seroit trop long de citer.

Mais vous me criez d'un ton

COMMERÇANTE. 165
plus haut : Ouvrez les yeux &
vous verrez la barriere que la
Loi a élevée entre le Commerce
& nous. *Le Commerce déroge à la
Noblesse.*

Les Egyptiens n'eurent pas
assez de génie, ni les Athéniens
assez d'esprit pour faire cette dé-
couverte ; & à Rome, lorsque
Tarquin l'Ancien monta sur le
Trône on ne s'avisa pas de lui re-
procher qu'il étoit fils d'un Mar-
chand de Corinthe. Et Floren-
ce encore, à quoi pensoit-elle au
moment que Cosme de Medicis
prit le Gouvernement de la Ré-
publique ? Elle oublia de lui dire
que sa Noblesse s'étoit altérée
dans le Commerce. J'ai recher-
ché l'origine de cette Loi, & je
l'ai trouvée dans un ouvrage im-

mortel *, où l'on trouve les semences de tout. Les Romains de qui nous tenons tant de choses bonnes & mauvaises, négligèrent le Commerce & l'honorèrent peu. Un Peuple qui avoit toujours les armes à la main & qui s'enrichissoit assez des dépouilles de l'Univers, n'avoit pas besoin du Commerce, qui fut encore plus avili après l'invasion de l'Empire Romain. Les Barbares dont les Francs nos ayeux faisoient partie, ne le regardèrent d'abord que comme un objet de leur brigandage, & quand ils furent établis ils le traitèrent avec autant de mépris que l'Agriculture : vint encore un autre fléau : les Théologiens qu'on

* L'Esprit des Loix, Tom. 2,

croioit alors sur leur parole, s'infatuèrent de la Philosophie d'Aristote, y prirent leur doctrine sur le Prêt à intérêt, qu'ils confondirent avec l'Usure, & le condamnèrent. Par-là le Commerce qui n'étoit que la profession des gens vils, devint encore celle des mal-honnêtes gens, & il fut totalement abandonné aux Juifs, nation pour lors couverte d'infamie. Il n'en falloit pas tant pour humilier le Commerce & pour persuader qu'il dérogeoit à la Noblesse : on en fit une Loi. On en avoit bien fait une qui déclaroit infâme un Gentilhomme qui auroit refusé le duel ordonné par le Juge pour se justifier d'une accusation vraie ou fausse *. Le mê-

* Beaumanoir Chap. 64.

me point d'honneur mal entendu a enfanté la Loi de dérogeance par le Commerce. J'en admire la bizarrerie.

Le Financier qui fait un Commerce d'argent conserve sa Noblesse pure & sans tache, c'est à dire, qu'un Commerce qui appauvrit l'Etat, est préféré à celui qui l'enrichit. Nos Gentilshommes peuvent imiter impunément les Chevaliers Romains qui devinrent les Fermiers-Généraux de la République ; qui fait même , à la tournure que prennent les choses , si les Grands du Royaume ne seront pas un jour les plus grands Publicains ? La contradiction se glisse assez naturellement dans une mauvaise Loi. Un Gentilhomme peut faire & vendre

vendre du verre, & il ne pourra pas nous ouvrir un magasin de draps ! Il aura la liberté de faire des tableaux & des statues pour de l'argent, & il lui sera défendu de trafiquer en couleurs ou en marbre ! Il y a même une opinion assez répandue qui, toute fautive qu'elle est, met au grand jour l'inconséquence des idées. Bien des gens croient que ces gens de livrée si multipliés dans les maisons des Grands, au préjudice des terres, ne dérogeroient pas s'ils étoient Nobles. Quoi ! l'esclave conserveroit sa Noblesse au milieu des services les plus vils, & l'homme libre la perdrait dans l'indépendance & l'honnêteté du Commerce ? Laissons cet usage à la Pologne & aux Barbares.

H

Quiconque est étonné des sottises des hommes, ne les connoît pas. Les Nations ont méprisé tantôt une profession, tantôt l'autre, selon l'impulsion de leurs préjugés ou de leur religion. Les Juifs reprochoient au Fils de Dieu d'avoir mangé avec des Publicains : ce reproche auroit bien mauvaise grace parmi nous. Ces mêmes Juifs avoient en horreur la Peinture & la Statuaire. Les Babyloniens (a) & les Arcadiens (b) décrioient la Médecine. Platon bannissoit la Poësie de sa République. Rome sous Domitien chassa les Mathématiques & la Philosophie. Le Commerce a eu son tour ; l'Agricultu-

(a) Herodote Liv. 1.

(b) Plin. Liv. 25.

re même qui étoit en si grand honneur chez les anciens Romains lorsqu'on passoit de la charue à la tête des armées, & du triomphe à la charue (c), comment est-elle regardée chez leurs successeurs? Du même œil qu'ils regardent les Lauriers, ils chantent. Et nous-mêmes comment la voyons-nous? Ceux qui nous donnent du pain sont écrasés comme des insectes. Cependant la Loi de dérogeance, j'ignore par quel bonheur, a épargné l'Agriculture, tandis qu'elle a frappé le Commerce. Est-il bien vrai, *Monsieur de Servan*, que malgré vos Armoiries & votre qualité d'Ecuyer, vous prenez couleur

(c) Gaudente terrâ vomere Laureato & triumphali Aratore, *Plin. Lib. 18. Cap. 23.*

dans une Manufacture naissante au Puy-en-Velay ? Est-il bien vrai que dans cet hôtel de Commerce honoré des armes & de la livrée du Roi, vous passerez vos jours dans des travaux & des productions continuelles ? Vous allez donc former un grand nombre d'ouvriers, occuper & nourrir quantité de pauvres familles, répandre de l'argent dans une Province peu fortunée, augmenter la masse des richesses publiques : si avec tout cela vous dérogez à votre Noblesse, comment faut-il faire pour la conserver, ou pour l'acquérir ?

Mais enfin cette Loi singulière & gothique de dérogeance, pourquoi notre imagination la pousse-t-elle au-delà de ses bornes ?

COMMERÇANTE. 173

Nos Rois en ayant reconnu l'abus se sont appliqués, sinon à l'anéantir, du moins à la modifier. Charles IX. avant qu'il eût souillé ses mains dans le sang de ses sujets, signa des Lettres-Patentes (1556) par lesquelles il permettoit le Commerce maritime aux Nobles de Marseille, de Rouen & de Bretagne. Henri IV. dont on pleurera la mort tant qu'il y aura des François, perfectionna ces heureux commencemens. Louis XIII. dont la justice s'indignoit sans doute contre la Loi qui flétrissoit le Commerce, donna une Ordonnance (1629) conçûe en ces termes :
Et pour convier nos sujets de quelque qualité & condition qu'ils soient de s'adonner au Commerce & Trafic

par Mer, & faire connoître que notre intention est de relever & de faire honorer ceux qui s'y occuperont, Nous ordonnons que tous Gentilshommes qui par eux ou par personnes interposées entreront en part & société des vaisseaux, denrées, & marchandises d'iceux, ne dérogeront point à la Noblesse. Enfin Louis XIV. l'Auguste Moderne consacre le même zèle dans un Edit solennel (1669): le préambule en est remarquable. Ce Prince qui ambitionnoit tous les succès & toutes les gloires, regarde le préjugé d'un œil de maître & de père, il se plaint de ce que malgré les Ordonnances de ses prédécesseurs sur le Commerce & l'estime qu'ils lui ont marquée, ses sujets croyent enco-

re à la dérogeance. Il veut effacer entièrement les restes d'une opinion Barbare qui l'afflige sensiblement, parce qu'elle détruit le bien public ; il montre la mer à sa Noblesse & il lui dit : Commercez Et cette Noblesse attachée opiniâtrément à un petit morceau de terre qu'elle arrose trop souvent de ses pleurs dans l'intérieur du Royaume , fait à peine de quel côté la mer nous touche ! Ces anciens Gaulois dont le sang coule dans nos veines , ne nous ont pas transmis ces erreurs. César dans ses Commentaires , vante beaucoup leur Commerce & leur Marine, des Neustriens sur-tout, tandis que les Insulaires de la Grande-Bretagne n'avoient que de petits

Canots d'osier pour naviguer le long de leurs Côtes. Ces petits Canots se sont changés en Citadelles flottantes qui voguent de l'un à l'autre Pôle. En ce tems-là, avant que les Francs sortis de la Germanie eussent apporté d'autres idées, le Commerce ne gâtoit pas le sang. Le Noble comme le Roturier commerçoit ; & c'étoit un titre pour les charges & les emplois. Pourquoi ce titre s'est-il perdu ? Un Négociant qui a bien saisi & pratiqué toute la science du Commerce, qui en a fouillé tout l'or, connoît la disposition des Mers, des Côtes & des Provinces, la longueur ou la brieveté des trajets, les dangers des routes, les besoins & les intérêts Nationaux, les mœurs

& les coutumes des Peuples, les productions locales, les apprêts & les échanges de toutes les matières d'usage, la valeur des monnoyes respectives, les variations du Change, les ressorts du crédit public & la juste mesure de la circulation de l'or dans les veines de l'Etat. Cet homme ne respire que pour s'appliquer, méditer, combiner. Pour qui seront les emplois ? Les donnera-t-on à un Noble indigent qui a craint de s'avilir en acquérant tant de mérite ? Le préjugé est déjà vaincu dans nos Colonies, où des Gentilshommes d'ancienne race se sont enrichis & élevés par le Commerce. Le spectre subsistera-t-il ici où de nouveaux Nobles voudroient faire

oublier qu'ils ont commercé ?
Ingrats ! Vous battez votre nourrice.

Il me vient une idée que je soumetts aux lumières de mes Concitoyens & de la Politique. Peut-être nos Rois n'ont-ils pas assez fait ; ils n'ont dissipé que la moitié du phantôme qui seme l'épouvante. La Noblesse obligée par la Loi à distinguer entre le Commerce en gros & le Commerce en détail, voit toujours un précipice à côté d'elle. Ces deux Commerces ne sont divisés que par une ligne. Elle sent d'ailleurs que pour arriver au grand il faut souvent passer par le médiocre. Qu'on abolisse en totalité cette Loi de dérogeance, que son nom disparoisse de la Monarchie.

Le Commerce est un corps tout sain où il n'y a rien à couper. Laissons à la prudence & aux sentimens de la Noblesse la liberté de s'y attacher à son gré, d'en choisir une partie ou une autre. Nous ne la verrons pas courir nos rues en vendant des peignes ou des allumettes. Ce qui est arrivé, ce qui arrive tous les jours en d'autres pays doit nous rassurer. Restraindre le Commerce par une Loi de dérogeance, c'est élever des digues le long du Nil pour l'empêcher de fertiliser les terres, c'est fermer une mine parce qu'elle est trop riche.

La haute Noblesse même, celle qui possède de grandes terres & de grands titres, doit s'intéresser à l'abolition de la Loi.

Il est un crime qu'on appelle en Angleterre: *High mis-demeanour*, haute mauvaise conduite. Nos grands Seigneurs y sont fort sujets. Dans la vûe sans doute de faire briller l'Etat ils se ruinent en habits, en meubles, en équipages, en raretés des Indes, en fêtes, en jeux, en Laïs aussi chères & plus chères qu'à Corinthe. Encore quelques générations, & le Peuple aura le plaisir de voir de grands Noms dans la poussière à coté de ceux que nous y voyons déjà: le Commerce les releveroit. Toutes les fois qu'un Grand tombe, il ne se trouve pas à point nommé dans la Finance une héritière de la Nation pour lui donner la main, service qu'il n'accepte qu'à con-

COMMERÇANTE. 181

dition de rougir, & de mépriser sa bienfaitrice. Si la Noblesse commerçoit, ce Grand, après une grande ruine, trouveroit dans le sein même de la Noblesse le coffre fort qu'il veut épouser.

Supposons donc la Loi de dérogeance abolie, la victoire sera-t-elle décidée? Pas encore. Le préjugé est un ennemi opiniâtre & insidieux qu'il faut vaincre par l'adresse plus que par la force. Je pourrois bâtir ici un beau système, (car je fais rêver comme un autre) embrasser les nues pour enfanter des chimères. Je renonce à cette gloire pour ne présenter que l'expérience.

Il est une Nation où la Noblesse fut aussi amoureuse de ses seize quartiers & de la pureté de

son sang que la nôtre peut l'être. Elle donnoit tête baissée dans la Chevalerie, le Duel, les Croisades, les Pages, les livrées, les fêtes galantes, la hauteur, la licence, la belle fainéantise & dans toutes les vertus de qualité. Celui qui lui eût proposé le Commerce, auroit vû sa place marquée dans l'hôpital des fous. Aujourd'hui elle prend indifféremment l'Epée pour défendre sa Patrie, ou le Commerce pour l'enrichir. Quelles causes ont pû amener cette heureuse révolution?

Le Commerce qui donnoit des exclusions mortifiantes, ouvre la carrière des honneurs. D'un Vaisseau Marchand on passe sur la Flote Royale pour y disputer l'empire de la mer.

Comment veut-on que la Noblesse Françoisse entre dans la Marine Marchande à coté de l'avilissement? On refuse aux descendants des *Plessis-Cardin*, des *Porée*, des *Villestreux*, des *Trublet*, ces hommes de mer qui firent tant d'honneur à Saint-Malo & à la France, on leur refuse de commander les Vaisseaux de leurs pères, à moins qu'ils ne fassent auparavant quelques campagnes humiliantes sur les vaisseaux du Roi où ils seroient confondus avec les matelots & la lie du peuple.

Le Commerce qui ne renfermoit que des gens riches, donne des Membres au Conseil Suprême de la Nation, où l'on entend sa voix retentir avec au-

tant d'éclat que celle de la Liberté. L'affaire des particuliers s'est tournée en affaire d'Etat. Nous n'avons plus d'Etats généraux ; mais nous avons un Bureau de Commerce , dont on pourroit multiplier utilement les travaux & les ouvriers ; un Bureau , qui embrasseroit la totalité du Commerce , & non quelques lambeaux ; un Conseil de gens expérimentés , qui auroient sans cesse les yeux ouverts sur notre Navigation marchande & celle de l'Etranger , sur nos Colonies & les siennes , sur nos gains ou nos pertes avec lui , sur la balance du Commerce , & les moyens de la tourner de notre côté. Voilà des places : voilà des aiguillons pour piquer l'ému-

COMMERÇANTE. 185

lation de la Noblesse, aussi bien que l'ambition générale.

Quand je jugeois des choses avec un bon sens de province, je prenois un Intendant du Commerce, un Prévôt des Marchands, pour des Négocians illustres qui s'étoient signalés par de grandes vûes, de grandes opérations, de grands succès, & à qui le Gouvernement payoit un tribut d'honneur bien mérité: nouvelles couronnes qui jetteroient mille athlètes dans la lice.

Nous comptons plusieurs Ministres qui se partagent les affaires générales. Aucun d'eux ne prend le titre de Ministre du Commerce. Ce n'est qu'à la suite des Finances qu'on apperçoit le Commerce; c'est un fleuve qui

perd son nom dans les rivières qu'il forme. Il est chez plus d'un Peuple la première raison de l'Etat; quel rang lui marquerons-nous? Il prendroit bien de la considération, il attireroit les yeux & les vœux de la Noblesse, s'il marchoit, sous son propre nom, à côté de la Guerre & des Finances.

A Londres autrefois on l'avoit cru trop foible pour soutenir un caractère élevé. Il fournit aujourd'hui des Ambassadeurs. *M. Castres* se distingue en Portugal, *M. Keene* en Espagne, *M. Porter* en Turquie, où son prédécesseur *M. Faulkener* avoit déjà montré ce que peut pour les intérêts d'une Nation un homme nourri dans le Commer-

COMMERÇANTE. 187

ce; & le tems en forme d'autres qui ont la même ambition. Nous avons vû *M. Horace Walpole* traiter avec la Cour de France, pendant que son Fils apprenoit la science du Commerce à Amsterdam, science qu'il pratique actuellement à Londres. Si jamais il est employé comme son père, que d'avantages n'aura-t-il pas sur des Ambassadeurs qui n'auront jamais connu que le nom du Commerce?

Qu'on examine avec attention les Traités de Navigation & de Commerce entre la France & la Hollande, on verra que les vaisseaux de la République ont tout l'encouragement qu'il faut pour venir faire dans nos Ports notre propre Commerce, & les

nôtres tout le dégout. On verra qu'on y a renversé la barrière que *M. Colbert* avoit élevée contr'eux pour notre Commerce du Levant , que l'introduction de leurs toiles y est extrêmement favorisée au préjudice des nôtres, que leurs fabriques entrent librement chez nous sans être visitées ; tandis que nous assujétissons les nôtres à des réglemens , des restrictions, des confiscations , des amendes ; autant d'entraves qui resserrent l'activité de nos Fabriquans & de nos Navigateurs. Nous nous flatons d'une égalité réciproque, illusion qui se détruit par un coup d'œil ; les vaisseaux Hollandois remplissent nos Ports , tandis qu'à peine apperçoit-on le pa-

COMMERÇANTE. 186

villon François dans les Ports
de la Hollande. Avons - nous
cherché à nous dédomager en
traitant avec la Suède en 1741 ?
Nous lui avons accordé toutes
fortes d'avantages dans nos Ports
de Rouen, Saint Malo, Nantes,
la Rochelle, &c. elle nous a
donné les mêmes exemptions de
droits dans le seul port de Wis-
mar, ville dépeuplée, déman-
telée, dénuée de Commerce, &
située dans le Meklembourg à
cent lieues de Stockholm & au-
tres villes de Suède où il s'agi-
roit d'établir notre Commerce.
Nos vaisseaux attendent que le
port de Wismar change de place
& de fortune. M. le Comte de
Tessin, qui ménagea ce traité,
fut aussi habile que le seroit le

190 LA NOBLESSE.

Négociant le plus consommé. Si les Ambassadeurs au lieu des grands noms & des grands titres qu'ils portent aux Négociations, y portoient de grandes connoissances, on n'arracheroit pas le pain à l'enfant de la maison pour le donner à l'étranger; & si la Noblesse commerçoit, les connoissances se réuniroient aux noms & aux titres. Quand on honorera les Commerçans, elle commercera comme chez nos Voisins. Devenus plus éclairés ils ont enfin placé les Commerçans dans le temple de mémoire.

Les monumens publics qui ont transmis à la posterité la gloire de *Drake*, de *Raleigh*, de *Marlborough* & de *Newton*,

lui ont fait passer aussi les noms de *Gresham*, de *Spencer* & de *Craven*, dont les statues encouragent le Commerce dans la Bourse de Londres. Plus heureux encore le Chevalier *Barnard* qui, en y voyant son apothéose préparée, survit à sa propre gloire. Le Commerce n'attend pas des statues en France : Colbert, Condé & Saxe n'y en ont point. Mais l'immortalité a plus d'une ressource. Poètes, Orateurs, Historiens, vous faites fort bien de chanter, de célébrer, de graver dans nos fastes les *Corneille*, les *Descartes*, les *Talon*, les *Seguier*, les *Luxembourg*, les *Turenne*; mais si vous êtes citoyens, si vous voyez bien, n'est-il point

de places dans vos ouvrages pour les *Bruni*, les *Grandville*, les *Masson*, les *Magon*, les *Montaudoin*, les *le Couteux*, les *le Gendre*, & tant d'autres qui nous ont attiré les richesses de l'Univers ?

« Les Historiens, dit M. de
 » Sully, se plaisent à enfler leurs
 » volumes de particularités, de
 » pompes & autres semblables
 » babioles & fanfares, niaiseries,
 » béatilles & baguenauderies : »
 entrons dans sa pensée. Un Historien en assiégeant une ville nous promène dans la tranchée, sans nous faire grace du plus petit boyau ; il compte les canons, les mines, les fourneaux, les saucisses ; & lorsqu'il a pris la place, il nous mène au *Te Deum*, au feu, aux complimens,

aux

aux harangues , sans oublier les petits vers dont le Mont-Parnasse accouche ; mais si pendant ce tems-là une compagnie de Négocians naturalise en France une Manufacture étrangère, augmente notre Navigation , établit ou perfectionne une Colonie , l'Historien n'a plus d'encre.

Il y a long-tems qu'on connoît en France la gloire des armes & celle de l'esprit : mais en est-ce une d'enrichir sa patrie ? C'est encore un problème ; c'est - à - dire , qu'on examine s'il est glorieux de la rendre puissante & heureuse. Je laisse la gloire de l'esprit , qui est moins éblouissante que celle des armes. Y a-t-il donc une si grande différence entre un Officier qui

tue ou fait tuer quelques ennemis, & un Négociant Armateur, qui, après un combat pour le moins aussi vif, amène une prise qui donne à l'Etat un vaisseau de plus, des richesses, des hommes & des canons ? Tous deux ont combattu en braves, tous deux ont fait le bien de la patrie, pourquoi les regarder d'un œil si différent ? Pourquoi les marques d'honneur s'arrêtent-elles sur le premier ?

Nous avons des Ordres de toutes couleurs ; non seulement pour les Grands de l'Etat qui les gagnent par la naissance, non seulement pour les Militaires, qui les obtiennent par le service ; mais encore pour tous les Talens dont on veut animer les

COMMERÇANTE. 195

travaux, Chirurgiens : Médecins, Peintres , Poëtes tous y ont part. N'y auroit-il pas un Cordon distingué pour un homme qui auroit mis en mer un grand nombre de vaisseaux , & qui auroit doublé notre Commerce sur la Côte de Guinée ou dans les Isles ? Quelle étoit la distinction que le Cardinal de Richelieu avoit en vûe ? Ce Ministre, dont l'œil perçant découvroit les ressorts les plus déliés de la politique , après avoir éclairé son Maître sur le Commerce , lui dit : « Si V. M. trouve bon d'accorder au trafic quelque prérogative qui donne rang aux Marchands , au lieu que vos sujets le tirent souvent de divers Offices , qui ne sont bons qu'à

» entretenir leur oisiveté & flater
 » leurs femmes, elle rétablira
 » le Commerce jusqu'à tel point
 » que le public & le particulier
 » en tireront un grand avantage* ».

Le Chinois peut-être se contentera de s'enrichir, mais le François veut de la gloire, c'est un beau foible; le Hollandois même n'étonneroit pas la terre par la grandeur de son Commerce, si en commerçant il n'arrivoit pas aux honneurs de la République. Nous connoissons les Médailles de Tyr, de Sydon, de Bizance & de Syracuse, elles furent frappées à la gloire du Commerce: on en frappe en France pour des Ordres de Citoyens moins utiles. Avec des distinctions sagement

* Test. Polit. Chap. IX. Sect. 6.

ménagées, on fait des hommes tout ce qu'on veut. Les premiers Romains n'étoient que des brigands ; Romulus en fit des Héros. Nos Chevaliers de Malthe ne furent dans leur origine que de bons Religieux Hospitaliers, dont le sort étoit peu envié , parce qu'ils n'avoient aucune prétention aux honneurs de ce monde. La Chevalerie est venue, la décoration s'est montrée ; l'Ordre n'a pas assez de Croix. La qualité de simple soldat, qui est tombée dans le peuple , s'est relevée dans la Maison du Roi, où tout est Noble : des Gentilshommes peuvent faire son lit, & des Princes lui donnent la chemise. Non, non, il n'est pas si difficile qu'on le pense de dis-

siper les ombres que le préjugé a répandues sur le Commerce , comme on l'a fait en Angleterre.

Le Commerce n'y vivoit autrefois qu'avec lui-même : les Savans l'ont accueilli , & s'en sont occupés. *Locke* Philosophe & Secrétaire d'Etat en dévelopoit les intérêts avec la même plume qui anatomisoit l'ame. Les Grands se sont familiarisés & alliés avec le Commerce. Les Pairs l'entendent sans l'avoir fait , comme à Rome les Sénateurs favoient se battre , & ils en ont reçu des ayeux paternels ou maternels , ce qui faisoit dire à Charles II. qu'il n'y avoit de Noblesse que parmi les Marchands , à qui il marquoit de grands égards. Un au-

tre Charles que l'Europe étonnée fut presque obligée d'accepter pour Maître, Charles-quin, après sa malheureuse expédition contre le fameux Barberousse, chercha de la consolation chez les *Fuggers*, Marchands d'Aufbourg, & il la trouva au milieu d'un festin. On lui ouvre des trésors, mais ce qu'il prend pour un emprunt, devient un don: il voit bruler ses billets de reconnaissance dans un fagot de cinnamome *. La Noblesse Allemande, quand elle l'auroit voulu, ne pouvoit pas être aussi généreuse. La France eut un Roi qui n'attendoit pas les extrémités pour caresser les Commerçans, il les recevoit familière-

* Félibien, Hist. des Peintres.

ment à sa table , & s'instruisoit avec eux pour le bien du Royaume. Ce ton de Louis XI. s'est perdu. Bruges & Gand ne perdirent leur éclat qu'au moment que le Commerce y perdoit le sien. Les Comtes de Flandres las d'être heureux cessèrent de l'honorer ; il s'en vengea en passant chez une Nation qui lui présentoit de la protection & de la gloire , l'Angleterre.

Il seroit bien étonnant que la Noblesse Angloise ne se fût pas réconciliée avec le Commerce. Un état qui mène à tout , au commandement sur la Flote Royale , aux Ambassades , au Sénat de la Nation , aux monumens de gloire , à la considération des Grands , des Savans &

du Peuple , devient nécessairement un objet d'ambition ; & loin d'effrayer la Noblesse il l'attire , il la donne. De-là cette phrase populaire : Que le Commerce y fait les Gentilshommes. Je ne veux pas tracer un catalogue. Le fils de *Josias Child* est devenu le Lord Castelmaine, Comte de Tilney , & personne n'hésite à lui donner le nom qui lui est propre ; les gens de la plus haute naissance l'appellent *Mylord*. En France il n'en va pas de même. Un Auteur que la Philosophie , l'Histoire & le Théâtre se disputent , & que la postérité , sans jalousie , applaudira encore plus que nous ne faisons , ce peintre des mœurs , en combattant nos préjugés , a

fait une remarque qui cadre à mon sujet : & pourquoi ne l'emploierois-je pas ? Observerois-je mieux que lui ?

« Si le célèbre Samuel Bernard , dit-il , après que le Roi eût érigé sa terre de Coubert en bonne Comté, se fût fait annoncer dans une visite le *Comte Bernard*, on auroit éclaté de rire. »

Rions , j'y consens , mais des vrais ridicules. La Cour & la ville en fournissent assez. Rire du bien de la patrie , c'est rire en sot.

« Ce Comte Bernard , poursuit l'Observateur , étoit plus Comte que cinq cens Comtes que nous voyons qui ne possèdent pas quatre arpens de terre. »

Je pourrois ajoûter qu'il fut plus utile à la France, & le prouver : mais les panégyriques ne sont pas faits pour des Citoyens utiles. *Opinion!* serez-vous toujours la reine du Monde? Cessez du moins de tyranniser une Nation, où la Philosophie a déjà fait tant de progrès. Le Danemark s'est hâté de secouer sa barbarie sur les idées du Commerce, tandis que nous conservons la nôtre? *Huguetan* avoit uni le titre de *Comte* à celui de Négociant.

Si le Commerce en France nous montroit de tems à autre ces phénomènes, la Noblesse Françoisise hésiteroit-elle encore? On a couronné, il est vrai, les travaux des *Cadoz* & des *Van-*

robais par des lettres de Noblesse ; des pensions & des privilèges, graces que personne n'a dû envier à ces fondateurs d'une école éternelle d'ouvriers toujours nécessaires à l'Etat. Mais ces exemples sont trop rares pour frapper suffisamment ; & d'ailleurs l'impression qu'ils laissent est bientôt effacée par la dérogeance qui flétrit le Commerce. Tant que l'ancienne Noblesse se perdra dans son sein , celle qu'on y gagnera ne passera pas pour être de bon aloi. Je supprime des comparaisons qui pourroient blesser certaines professions auxquelles on accorde des Lettres de Noblesse ; elles craignent que je ne les nomme. Je me contente de leur dire : Examinez-

vous , & voyez si vous êtes aussi utiles à l'Etat que le Négociant ? Peut-on écrire sur votre porte comme sur la sienne: *Il est opulent, donc il a bien servi l'Etat.*

Tous les Ordres dans le Royaume offrent des points de vûe à l'ambition. Un Avocat peut parvenir aux dignités de la robe, un Soldat aux honneurs de la guerre , un Vicaire de paroisse aux prééminences de l'Eglise. Le Négociant seul n'apperçoit aucun lustre dans sa carrière , & il est obligé de l'abandonner, s'il veut parvenir à ce qu'on appelle en France *être quelque chose*. Ce mot mal entendu fait de grands ravages. Pour être *quelque chose*, une grande partie de la Noblesse reste dans le *rien*.

Faut-il répondre à certains Nobles, qui disent, en se retranchant sur la coutume : *Nos peres n'ont pas fait le commerce.*

Quand on parle de greffes aux insulaires de Minorque, ils répondent que leurs peres ne greffoient pas, & que personne ne fait mieux que Dieu comment un arbre doit croître. On leur a fait une belle route qui traverse l'isle, ils aiment mieux s'embourber dans un chemin tortueux, parce que leurs peres s'y embourboient déjà. Tous les enfans ne se croient pas obligés à tant de respect : les Irlandois aujourd'hui font tirer leurs chevaux par le poitrail, leurs peres les atteloient par la queue. Nous sommes sur le point d'adopter l'in-

sertion de la petite vérole; & malheur à nous si nous reculons, parce que nos peres l'ont attendue de la nature aux dépens de leur postérité.

Vos peres n'ont pas fait le Commerce; . . . mais vous avez des vices qu'ils n'avoient pas; pourquoi n'auriez-vous pas des vertus dont ils manquoient? Ils n'ont pas fait le Commerce; & c'est justement ce qui rend leurs enfans si misérables, & si inutiles à la patrie.

Je parle d'utilité. Des penseurs prétendent que dans un Etat où l'on ne fait pas les choses parce qu'elles sont *utiles*, mais parce qu'elles sont *de Mode*, le Commerce ne prendra jamais parmi la Noblesse. Et moi je tire

un augure favorable de cet empire même de la mode. Le premier homme titré, il ne sçauroit l'être trop, qui plantera le Pavillon du Commerce à côté de son arbre généalogique sous le bon plaisir du Roi, plaisir qui alors feroit le nôtre, aura bien des imitateurs; & sa Patrie, si elle n'est pas ingrate, l'appellera son bienfaiteur. Les Comtes de *Warwick* & de *Leicester*, furent à la tête de la première Compagnie qui se forma pour le Commerce d'Afrique sous le règne de l'immortelle Elizabeth. Mais en France qui est-ce qui commencera? Question bien François! *Le meilleur Citoyen*; & si le préjugé est aussi redoutable que *la chimère de Lycie*:

celui qui l'exterminera fera un autre *Bellérophon*. Je fais que les Nations ont besoin de leurs préjugés, mais seulement lorsqu'ils sont utiles. Les Augures, les Pontifes qui savoient à quoi s'en tenir, auroient mal fait de défabuser les Romains sur leur destinée à l'Empire du monde; ce Préjugé les y mena. Mais à quoi nous serviroit celui-ci? Si non à multiplier l'espèce des malheureux. Et dès-lors on ne sçauroit le détruire trop tôt, & dès-lors il n'est point de main trop noble pour porter le premier coup.

C'est le propre des grands exemples d'entraîner les volontés les plus rebelles. Charles II. que j'ai déjà cité & qui enfin oublioit quelquefois ses plaisirs pour

penser utilement , mit tout en
 œuvre après la restauration, pour
 engager la Noblesse dans le ser-
 vice de mer ; il envoya sur la flo-
 te un de ses fils pour y servir en
 qualité de simple matelot. Gen-
 tilshommes ! apprenez à devenir
 Nobles. Et vous , Rois ! contem-
 plez le Czar Pierre , pour être
 Grands. Il fut *Mouffe* dans sa Ma-
 rine naissante pour fonder le
 Commerce & la puissance de
 la Russie. Un premier Magistrat
 doit prendre toutes les formes
 pour faire le bien ; & alors tout
 tend à l'ordre ; tout a sa gloire ,
 les Arts , les Sciences , l'Agric-
 culture & le Commerce.

C'est un grand malheur pour
 le Commerce de n'être vu que
 de loin par ceux qui donnent le

ton aux idées publiques. Nous jugeons des Négocians de Marseille & de Bordeaux par les Marchands de la rue S. Denis; & cette Capitale aussi légère dans ses propos, que frivole dans ses goûts, répand ses préjugés dans tout le Royaume. Si Paris & Versailles, au lieu de respirer l'ambre, sentoient le bitume de la mer, si dans un Port où les Nations aborderoient, nous voyions des Négocians armer des vaisseaux, expédier des Flottes, donner des ordres pour le Nord & le Sud, ouvrir des débouchés à nos Arts & à nos Manufactures, appeller les matières premières qui nous manquent, prendre le monde entier pour le champ de leurs opéra-

tions, rendre tous les Peuples nos tributaires, alors, alors nous prendrions bien d'autres idées du Commerce & des Commerçans. Nous en jugerions comme en jugea l'Egypte lorsque ses Rois habitèrent Aléxandrie. La terre admira la puissance de cette ville marchande, & Rome en fut jalouse. Le Czar Pierre qu'on ne sauroit trop citer parce qu'il préféra tous les biens solides à la gloire des conquêtes, fit un grand coup d'Erat en transportant sur la mer le siège de son empire. Il voulut que ses successeurs eussent sans cesse les yeux frappés de l'importance & de la grandeur du Commerce, il voulut que les Grands de la Cour apprissent à l'estimer, & les Ministres à s'en

occuper. Il avoit senti l'avantage de Stokolm , de Copenhague , d'Amsterdam & de Londres. Il regardoit la Russie comme nulle, tant qu'elle n'auroit pas de commerce : la force qu'elle a prise a justifié ses idées.

Noblesse Françoisse que la fortune à maltraitée, la Nature vous fit pour jouir. Voulez-vous toujours ressembler au malheureux Tantale ? Il finiroit sa peine si comme vous il pouvoit atteindre aux fruits. Il n'y en a point sur vos arbres généalogiques. Vos femmes vous demandent une subsistance décente , vos enfans de l'éducation & des établissemens : est-ce en remuant les cendres de vos ancêtres que vous trouverez des trésors pour

remplir ces devoirs sacrés ? La Patrie attend vos services ; vous n'êtes plus , comme autrefois , lorsque dans les assemblées de la Nation vous pouviez conseiller & soutenir le bien ; on ne s'informe pas seulement si vous avez des têtes. Vous montrez vos bras. Vous offrez vos épées : on en a d'autres dont la poignée est d'or. Cherchez donc ailleurs de l'importance, faites le seul bien que vous pouvez faire, il est assez grand si vous avez assez de courage, de ce courage d'esprit qui est bien plus rare que celui du cœur. Devenez par le Commerce des dieux tutélaires pour vos femmes & vos enfans. Devenez pour la Patrie les nourriciers des terres, la vie

COMMERÇANTE. 215

des Arts, le soutien de la population, l'appui de notre Marine, l'ame de nos Colonies, le nerf de l'Etat, les instrumens de la fortune publique. N'est-il pas tems de vous ennuyer de votre inutilité & de votre misere? Faut-il qu'une opinion Gothique vous y tienne cloués à jamais? Vous craignez le mépris & vous restez dans l'indigence! Vous aimez la considération & vous êtes nuls! Victimes eternelles du préjugé qui vous tue. Le règne de *Louis le Grand*, fut le siècle du génie & des conquêtes. Que le règne de *Louis le Bien-aimé*, soit celui de la Philosophie, du Commerce & du bonheur.

F I N.

**DUCHESNE, Libraire, à Paris, rue Saint
Jacques, au Temple du Goût, 1756.**

Vient de mettre en vente l'Année Musicale, Ouvrage périodique. Cet Ouvrage d'agrément se distribue toutes les semaines pour Paris, par une feuille in-8. de quatre pages, contenant des Ariettes & Vaudevilles nouveaux & de petits Airs choisis, par les plus habiles Musiciens, tant Italiens que François. Chaque feuille se vend six sols. Les Amateurs qui souhaiteront s'abonner, payeront pour Paris quinze livres par année, & on les leur apportera chez eux au moment qu'elles sortiront de dessous Presse; & pour la Province on payera dix-huit livres par an. Le Libraire se chargera de les faire rendre à leur destination franc de port tous les quinze jours par deux feuilles à la fois. La première feuille a paru le premier Août 1755.

Il vend aussi un Recueil de Musique commencé depuis quelques années, contenant de jolis Vaudevilles & différens Airs détachés tirés des Opéra, Comédie Française, Italienne & de l'Opéra Comique. Ce Recueil d'Amusement compose déjà huit volumes qui se vendent chaque 12. livres. Il les vend séparément & par cahiers.

Les Bagatelles morales, par M. l'Abbé Coyer, in-12. 2. liv.

Dissertations de M. l'Abbé Coyer, sur le mot de Patrie, sur la nature du peuple, & sur les Religions Grecque & Romaine, in-12. relié, 2 liv.

La Noblesse commerçante, par le même, in-12. 1756. 36. sols broché.

Dictionnaire portatif de la Langue Française, extrait du grand Dictionnaire de Richelieu, vol. in-8. 6 l.

Recueil des Antiquités Grecques, Romaines, Etrusques & Gauloises, par M. le Comte de Caylus, avec 144. Planches gravées en taille-douce, deuxième Vol. in-4. relié, 24 liv.